

JOURNAL
HELVETIQUE
O U
RECUEIL

DE PIÈCES FUGITIVES DE
LITTÉRATURE CHOISIE;

DE POÉSIE; DE TRAITTS
d'Histoire, ancienne & moderne; de Découvertes des Sciences & des Arts; de Nouvelles de la République des Lettres; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses, tant de Suisse, que des Païs Etrangers.

DEDIE' AU ROI.

M A I 1746.



A NEUCHÂTEL.

DE L'IMPRIMERIE DES JOURNALISTES 1746.

11

12

13

14

15

16

17

18

19

20

21

22

23

24

25

26

27

28

29

30

31

32

33

34

35

36

37

38

39

40

41

42

43

44

45

46

47

48

49

50

51

52

53

54

55

56

57

58

59

60

61

62

63

64

65

66

67

68

69

70

71

72

73

74

75

76

77

78

79

80

81

82

83

84

85

86

87

88

89

90

91

92

93

94

95

96

97

98

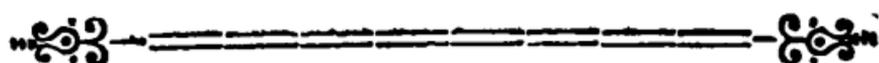
99

100



JOURNAL
HELVETIQUE,
DEDIE' AU ROI.

M A I 1746.



DIALOGUE IV^{me}.

Sur la destination des Enfans.

Le Médecin.

Vous avés crû sans doute, *Monsieur* ;
après tout ce que vous m'avez dit
sur la destination des Enfans, que je vous
laisserois en repos sur cette Matière. Je
viens vous détromper. Come vous vous
êtes plutôt étendu sur les défauts, où l'on
tombe dans cet article de conséquence,
que sur ce que les Parens doivent faire
pour atteindre au but de la véritable desti-
nation des Enfans, je vous prie de me

communiquer vos réflexions, & sur la nature de cette destination, & sur les moyens qu'il faut mettre en usage pour y guider les Enfans que Dieu nous a confiés; après quoi je ne vous inquiéterai plus sur cette matière.

L'Avocat.

Tout est comun entre les Amis. Sur tout ils ne doivent pas le faire de la peine, de le dire les uns aux autres tout ce qu'ils pensent. Come je ne balancerai point à vous demander vos conseils, & vos pensées, sur ce qui pourra m'embarasser, sans croire de vous causer la moindre inquietude, je vous prie, *Mon cher Monsieur*, d'être persuadé que vous me trouverez toujours prêt à m'entretenir avec vous, à cœur ouvert, sur tout article qui sera tant soit peu de ma compétence. Pour comencer, je remarquerai d'abord, que come nous sommes nés Membres de l'Eglise Chrétienne & Membres d'une Societe Civile, il y a une double destination pour les Enfans. Par la première, ils sont apellés à être Chrétiens, mais dans le sens le plus étroit. Par la seconde, ils doivent devenir de bons Citoyens, & de bons Membres de la Societé humaine.

Le M. Quoi que la plûpart des Parens pensent peu à cette double destination, vous pouvés cependant la suposer come un principe incontestable. Je ne crois pas qu'aucun Chrétien puisse contester la première de ces destinations, ni qu'aucun Homme raisonnable puisse révoquer en doute la seconde. Mais quelle est la première en ordre, & à laquelle convient il de conduire d'abord les Enfans ?

L'A. Ces deux destinations sont liées si étroitement dans les Enfans des Chrêtiens, & elles influent si sensiblement l'une sur l'autre, que l'on ne peut comencer par l'une sans que l'autre en retire de l'utilité. Un Chrêtien éclairé & sincère se prête aisément à tout ce qui est exigé d'un bon Patriote, & un bon Membre de la Societé civile a d heureuses dispositions pour devenir un bon Chrêtien. Cependant come la destination du Chrêtien est la plus noble, & la plus importante, & que les conoissances que la Réligion enseigne sont plus faciles à aquerir, que ce qui est exige de l'Artisan, & du Savant, je crois que l'on doit comencer par là, & que la Pierre fondamentale d'une bone Education, c'est la conoissance pratique des Vérités de la Réligion.

Le M. Tout le Monde ne sera peut-être pas

pas de vôtre opinion, que la Religion est plus facile à comprendre que les Sciences humaines. Si tant d'articles mystérieux & subtils, que divers Théologiens traitent, d'une manière si abstraite, & sur lesquels ils se divisent merveilleusement, si tant de controverses anciennes & modernes étoient essentielles à la Religion, j'avoüe que je placerois cette Science entre les plus épineuses. Mais quand, d'un côté, je lis l'Évangile, & que de l'autre j'observe que la Religion doit être la Science universelle, j'entre aisément dans la pensée que c'est celle qui est la plus à la portée de l'Esprit humain, & que l'on peut l'enseigner aux Enfans, pourvû qu'on y procède avec ordre.

L'A. Vous avés raison. Dans presque toutes les Comunions on a chargé la Religion de divers accessoires, & l'on a mêlé *le Foin & le Chaume, avec l'Or & les Pierres précieuses.* Bien loin de l'orner on l'a défigurée. Elle est admirablement belle & ravissante, considérée en elle même : Dans sa noble simplicité & dans sa pureté parfaite, elle porte le caractère éclatant de sa céleste Origine. On ne peut assés admirer comment l'Être infini s'est mis à la portée de l'Esprit le moins pénétrant, & comment, en si peu de paroles, il nous donne d'une

d'une manière claire, la conoissance des Vérités & des Règles essentielles pour nôtre perfection & pour nôtre bonheur.

Le M. A quel âge croiés vous donc que l'on doit comencer à former le Chrétien ?

L'A. Dès que les Enfans savent s'exprimer & qu'ils manifestent quelque degré d'intelligence, il faut comencer à leur parler raisonnablement sur tout ce qui les regarde, & leur inspirer un Esprit docile, obéissant, attentif, qui est le meilleur préparatif pour leur doner ensuite les Instructions les plus importantes. Vous sçavés, *Monsieur*, que les habitudes se forment peu à peu, & qu'il faut comencer par en inspirer de bones. Les premières dispositions que l'on aqiert insensiblement, influent sur tout le reste de la Vie. L'Âme nait table rase & sans aucun penchant marqué, mais propre à tous ceux qu'on veut lui doner. Il faut se hâter de l'incliner du côté du bien, afin qu'ensuite elle s'y porte sans peine. C'étoit là la pensée de l'Auteur de ce Précepte, qui vous est bien connu.

*Quo semel est imbuta recens servabit odorem
Testa diu ; puerum dirige dum puer est.*

Le M. Cette Comparaison est fort juste. Come un vase neuf conserve long tems l'odeur de la liqueur dont il est imbibé d'abord, les Enfans se ressouviennent, toute leur Vie, des premières instructions qu'on leur donne. De là vient cette exhortation du Sage Salomon, * *Instruisez le jeune Enfant à l'entrée de sa Vie, lors même qu'il sera devenu vieux, il s'en souviendra.* C'est ainsi que Timothée, dès son enfance, avoit aquis la conoissance des Saintes Lettres. Mais tous les Parens sont ils en état d'instruire leurs Enfans dans la Religion, & ceux qui pourroient le faire veulent ils se donner ces soins ?

L'A. C'est là un mal qu'on ne sauroit allés déplorer, qui n'est que trop comun, & qui, tous les jours, a les plus fatales conséquences. Dès que les Parens negligent l'Education (hrétienne de leurs Enfans, soit par ignorance, soit par paresse ou par orgueil, on leur laisse prendre les plus mauvaises habitudes. Flevés, come les Animaux, ils ne sont sensibles qu'à ce qui frappe leur Corps. Il n'y a que le plaisir qui leur paroisse un bien, & ils n'appellent mal, que la douleur ou ce qui peut les y exposer. De là vient qu'ils ne s'occupent que de la volupté, & de se mettre à couvert de la souffrance. C'est ainsi que non

seuz

seulement l'irréligion & la dépravation des Mœurs se perpetuë, mais de plus augmenté sensiblement. C'est ce qu'*Horace*, quoi que Païen, avoit fort bien remarqué.

*Ætas parentum, diloit il, pejor avis tulit
Nos nequiores, mox daturus
Progeniem viciiosorem.*

Nos Péres valent moins que nos Aïeux. Nous sommes plus corrompus que nos Péres, & nôtre Postérité sera plus vicieuse encore.

Le M. J'avoüe qu'il est étrange qu'au milieu des Chrêtiens, & sur tout dans nos Eglises, où l'on trouve tant de secours pour s'instruire, il y ait tant de Parens incapables d'enseigner à leurs Enfants les élémens de la Foi & de la Pieté. Comment ont ils osé entrer dans le Mariage & se charger de la direction d'une Famille? Comment osent ils promettre à Dieu, à la face de l'Eglise, en présentant leurs Enfants au Batême, de les élever dans la Foi Chrétienne, & dans les bones Mœurs, étant dans l'ignorance & dans l'incapacité où ils se trouvent?

L'A. Ces Gens là sont sûrement très coupables, & ils ne font que trop sentir qu'ils n'envisagent tout ce qui se fait de plus

plus sérieux dans la Religion que come un simple Cérémoniel. Mais je blame plus forttement encore, ceux qui aiant des lumières suffisantes, & des talens, croient qu'il est au dessous d'eux, d'instruire leurs Enfans dans la Religion. Une Mère passera plusieurs heures à orner ses Filles, un Pere s'abaissera jusques à jouer avec ses Enfans & à leur enseigner le jeu, mais ni l'un ni l'autre ne s'avise d'emploier quelque tems dans la journée, pour inculquer à leurs Enfans les Vérités sacrées, pour les leur expliquer, pour leur en faire sentir la beauté, la nécessité, & pour leur en inspirer le goût. N'est ce point une preuve qu'ils regardent la Religion come un simple accessoire, dont ils ne font eux mêmes, que très peu de cas ?

Le M. Tout cela est de fait. Mais quel remède peut on apporter à ce grand mal, d'où découlent presque tous ceux qui affligent l'Etat, & qui deshonnorent l'Eglise ? Comment pourroit on engager les Parens à se souvenir de leur devoir, si bien exprimé dans ces paroles de Moïse au Peuple d'Israël, & qui regardent plus encore les Parens Chrétiens. * *Tu inculqueras ces Commandemens à tes Enfans, & tu leur en parleras, quand tu te tiendras en ta Maison, quand tu te mettras en chemin, quand tu te coucheras*

* Deut. VI. 7.

cheras & quand tu te leveras. Je fai bien qu'on envoie les Enfans aux Ecoles, qu'on leur done, quoique très rarement, un Précepteur domestique, mais tout cela est très insuffisant, si les Parens ne prennent pas soin de reprendre & d'instruire leurs Enfans pendant qu'ils sont à la Maison.

L'A. Il est bien plus aisé, *Monsieur*, d'apercevoir le mal & de le déplorer que d'y apporter tout le remède qu'il exige. De là vient que l'on se contente de quelques legers palliatifs, qui laissent le mal presque dans toute sa force. Il ne faut presque plus penser à corriger les Pères & les Mères qui vivent aujourd'hui. Ils ont pris leur parti, & ils ne se departiront point de leur methode. Il y en a très peu qui vous ressemblent, *Mon cher Ami*, & cela sans vous flater, qui comprennent l'importance de la Religion & qu'ils sont chargés de travailler au Salut de leurs Enfans. Si l'on pouvoit trouver le secret d'élever Chrétienement une seule Génération, on pourroit se flater, que tous les jours, la Religion prendroit de nouveaux accroissemens, & que des Chrétiens éclairés & pieux serviroient utilement à la faire respecter & goûter dans les lieux où elle est inconnue ou mal pratiquée.

Le M. Il me semble que les Assemblées
Eclé.

Eclésiastiques de nôtre Comunion, & que les Magistrats, devroient, d'un comun acord, réfléchir sur les moïens les plus efficaces de procurer aux Enfans une Education Chrétienne. Si les Enfans ne sont pas bien instruits, si de bone heure on ne les affectionne pas à la Vertu, on n'en fera jamais ni de bons Chrétiens, ni de bons Sujets.

L'A. L'on a senti cette nécessité dans quelques endroits, où l'on a établi des Catéchistes, qui, tous les jours, instruisent dans la Religion les Enfans qui leur sont confiés. Mais il faudroit multiplier ces Catéchistes, plus essentiels que les Prédicateurs. Il faudroit engager tous les Enfans à se rendre à ces Instructions familières jusques à l'âge de 15. à 16. Ans. Il faudroit, sur tout, que les Catéchistes eussent eux-mêmes des idées saines de la Religion, qu'ils eussent de la douceur, la facilité de s'expliquer clairement, & qu'ils ne veillassent pas moins sur les Mœurs que sur l'Instruction. Ce seroit là, ce me semble, le moïen le plus efficace de dissiper l'ignorance & la corruption, & d'oposer la digue la plus forte à l'incrédulité & au fanatisme.

Le M. Si c'est ainsi que l'on doit en general former les Enfans au Christianisme, comment faut il s'y prendre pour les ren-

rendre bons Membres de la Société civile ? Vous avés remarqué que cette seconde destination est très essentielle & jointe à la première. Je comprends, sans peine, que c'est faire un mauvais présent à la Société lors qu'on lui doné des Membres inutiles, *Inutile terra pondas*, qui ne servent qu'à faire nombre, & dont on ne peut retirer aucun solide usage.

L'A. Non seulement la Société n'a aucune obligation aux Parens de tel's Enfans; de lui avoir doné des Membres qui ne savent s'occuper de rien qui soit utile; mais de plus elle a un juste sujet de se plaindre de leur négligence. Ces personnes oisives, manque de lumière & d'industrie, sont non seulement à charge aux Familles, mais aussi très souvent au Public. Ceux qui vivent, sans rien faire de suivi & de louable, se livrent à la dissipation, au jeu, à la débauche, au libertinage de toute espèce; ou si ces Enfans ont pris naissance dans des Familles au dessous du médiocre, ils deviennent des Mendiens, & très souvent des Voleurs. Pour faire un présent au Public digne de sa réconnoissance, il faut lui doner des Membres dont il puisse tirer quelque usage pour les Sciences, les Arts, le Négoce, le Labourage. C'est ce que pensoit Juvenal fort judicieusement lors qu'il disoit,

*Gratum est quod Patriæ civem populoque dedisti
Si facis ut Patriæ sit idoneus, utilis agris,
Utilis & bellorum & pacis rebus agendis.*

Sat. XIV.

Le M. Cela est fort bien ; mais vous sâvez qu'il y a une très grande différence entre les talens des particuliers, & par rapport à leur espèce & par rapport au degré. La grande difficulté est de discerner ces talens & d'assigner aux Enfans la tâche qui leur convient le mieux & où il est le plus probable qu'ils réussiront.

L'A. Vous avez raison ; & cette grande variété de talens est une preuve très sensible que Dieu veut que les Hommes vivent en Société. Ces talens ne se manifestent pas assés dans les premières Années de la Vie, pour savoir à quoi un Enfant paroît le plus propre. Il faut attendre jusques à un certain âge, come de quinze ou de seize Ans, avant que de pouvoir prononcer avec conoissance de cause. Jusques à ce tems là, il faudroit faire apprendre aux Enfans ce qui peut leur ouvrir l'Esprit, l'ornier, & leur être utile dans quelque poste qu'ils se trouvent dans la suite. Outre la Religion, qui est la base de toute Education, les Parens, qui sont en état de donner des Maîtres à leurs Enfans, ou de les

envoier dans les Collèges publics & dans les Académies, devroient leur faire apprendre les Langues, l'Histoire, la Géographie, & la Philosophie; ceux qui ne sont pas en état de faire ces dépenses doivent mettre leurs Enfans en état d'écrire, & de chiffrer passablement.

Le M. Je ne doute point que si les Enfans étoient instruits dans les principes des Sciences humaines, même ceux qui, dans la suite, se tourneroient du côté du Négoce ou des Arts, cela ne leur fut très utile. Cela leur doneroit une certaine ouverture d'Esprit, & les rendroit plus agréables & plus raisonnables, que si leur Esprit abandonné sans culture, n'avoit ni principes de raisonnement, ni aucune connoissance de ce qui se passe dans le Monde. Mais arrivez à cet âge où il faut finalement prendre un parti, qui jugera de ce qui leur conviendra le mieux? Les Jeunes Gens sont souvent aveugles sur eux mêmes, & plusieurs Pères ne sont guères plus éclairés.

L'A. Cette difficulté n'est pas médiocre; & c'est là une des principales causes de ce que les Enfans étant souvent appliqués à ce qui ne leur convient point, ou se dégoûtent, ou ne réussissent pas. On devroit consulter des personnes éclairées, judicieuses, amies, à qui les Enfans fussent bien connus.

Les

Les Maîtres, sous lesquels ils ont passé quelques Années, seroient très propres à cela, s'ils vouloient se donner la peine de suivre & d'examiner de près leurs Elèves. Mr. Buddée, conformément aux idées de Platon, souhaitoit que dans les Académies il y eut des personnes établies pour bien examiner la capacité & les talens des Jeunes Gens, afin de leur donner les Conseils les plus solides pour bien choisir l'objet de leur occupation. Par hazard ce Livre de Mr. Buddée se trouve sur ma Table, je vai vous lire le Passage. * *In publicis litterarum domiciliis optandum esset ut constituerentur qui juvenum ingenia accuratè explorarent, illosque quem quisquam eligere deberet campum in quo ingenii sui vires periclitarentur, dacerent.*

Le M. Cette Méthode n'est pas mal imaginée, mais vous sçavez, Monsieur, qu'il faut aussi consulter l'inclination des Jeunes Gens. Or si un Enfant a des inclinations basses, ou du goût pour un genre de Vie illicite, ou pour des Sciences & des Arts auxquels il n'est pas propre, comment faudra-t'il s'y prendre? La conoissance des talens les plus distingués suffit elle pour bien diriger les Enfans?

L'A.

* *Selecta juris* &c p. 378.

L'A. Si les Parens ont pris soin de bien inculquer à leurs Enfans les sentimens que la Religion inspire, ils n'auront ni des inclinations basses par rapport à leur naissance, ni de la passion pour un genre de vie qu'on leur prouvera être illicite. Si cela leur arrive, on les guérira aisément de cette passion, come vous l'avez heureusement éprouvé dans vôtre Fils ainé. Une bone Education rend les Enfans doux, humbles, défiants d'eux mêmes, remplis de confiance en ceux qui les conduisent avec autant de raison que de douceur, & il n'est pas difficile, dès qu'on s'y prend bien & un peu de longue main, de les amener au point que l'on souhaite.

Le M. Mais si après leur avoir parlé on ne peut pas les détourner du parti qu'ils souhaitent de prendre, quoi qu'ils fussent plus propres pour celui qu'on voudroit leur faire epouser, que faudra t'il faire ?

L'A. Je ne crois pas qu'il faille prendre les jeunes gens au pied levé, & décider après une ou deux Conversations. Il faut leur doner du tems à réfléchir. Si après un tems suffisant ils demeurent fermes, il faut leur laisser suivre leur inclination pour un parti légitime, & espérer que la force de l'inclination supléra au défaut des talens.

Le M. La difficulté, est plus grande lors
D d qu'un

qu'un jeune Home se passionne pour un parti que la Raison & la Religion condamnent. Tel est celui qui n'a du goût que pour la Guerre & qui veut entrer dans un Service qui n'a rien moins que les apparences de la justice de son côté. Faudra-t'il lui permettre enfin de suivre son inclination ?

L'A. Le cas n'est pas difficile à décider, mais il est fâcheux de s'y trouver. Si le jeune Home est sous puissance, on doit, après lui avoir représenté plusieurs fois, & en différens tems ce que la Religion exige de tout Chrétien, on doit, dis-je, lui déclarer, bien sérieusement & sans irritation, qu'on ne favorisera en rien le dessein qu'il forme & que l'on regarde come criminel, qu'au contraire on lui fera ressentir les effets d'une juste indignation. Si malgré cela il s'échape & suit la pente de son Cœur aveugle, on doit en être fâché, prier Dieu qu'il daigne le ramener dans le bon chemin, mais au moins alors on est net de la faute qu'il a comise. C'est ce que l'on doit penser encore des Enfans Majeurs, lors qu'ils ont été avertis & conjurés, come on le devoit. Leur Sang est alors sur leur tête.

Le M. Lors que nous disons que les Enfans doivent se rendre utiles à la Société
par

par leurs lumières ou par leur industrie, cela doit il s'entendre sans exception? Ne semble-t'il pas que les Fils des Nobles ou des Persones fort opulentes doivent être exceptés?

L'A. Je veux qu'on les excepte; mais lors qu'ils auront prouvé que Dieu ne leur a point confié de talens, ou qu'il ne les leur a pas donés pour les faire valoir, mais pour les enfouir dans l'oïveté, la mollesse & la dissipation. Lors qu'ils auront prouvé qu'ils ne sont faits que pour manger, boire, & se divertir, & que Dieu ne leur demandera pas raison de l'emploi qu'ils auront fait de leur tems; alors je reconoitrai qu'ils doivent être exceptés de la Règle générale.

L.M. Je doute qu'ils remplissent bien la condition sous laquelle vous leur promettés l'exemption de l'ocupation & du travail. Mais ils s'écrient qu'on veut les dégrader & que l'aplication & le travail ne conviennent pas à des Persones de Naissance.

L'A. J'avoüe qu'ils ne sont pas apellés à toute sorte de travail. Mais les Sciences ne sont elles point dignes d'un Fils de Famille? La fainéantise & l'ignorance sont elles donc les Apanages de la Noblesse? Qui devroit avoir plus de Lumières & de

Vertus que celui qui jouit de la récompense de la Vertu de ses Ancêtres ? Si ses Ancêtres lui avoient ressemblé, on ne le verroit point dans un Palais, mais sous la Cabane d'un Berger. Je renvoie ces Nobles, fiers de leur Naissance & qui regardent les Sciences & les Mœurs come le partage de la Roture, je les renvoie a *Boileau*, qui leur dira,

*Non je ne puis souffrir qu'un fat, dont la molesse
N'a rien pour s'appuyer qu'une vaine Noblesse,
Se pare insolément du Mérite d'autrui,
Et me vante un honneur qui ne vient pas de lui.*

Sat. V.

Le M. Les Enfans des Persones riches diront, qu'ils n'ont pas besoin de s'occuper, que leur Fortune est faite, & qu'il faut laisser cette application à ceux qui sont nécessités de gagner leur Vie. Ils vous citeront le Distique de nôtre bon vieux *Caton*.

*Cum tibi sint nati, nec opes, tunc artibus illos
Instrue, quò possint inopem defendere vitam*

C'est à ceux, diront-ils, qui n'ont pas de Bien de se destiner au travail pour avoir de quoi manger.

L'A. Si j'étois Prédicateur cette difficulté,
sug-

suggérée par l'amour de la Volupté & de la Paresse, me fourniroit assés de matière pour un Discours. Je leur prouverois, à ces jeunes Riches, tout bouffis de leurs Trésors & qui s'y apuient entièrement, que rien n'est plus fragile; qu'il est arrivé mille fois que des gens, qui leur ressemblent, sont tombés dans l'indigence, se repentant cruellement de n'avoir rien appris pour se tirer du sein de la nécessité. Je leur dirois, que l'on ne s'occupe pas toujours pour gagner, mais pour se rendre gratuitement utile à sa Patrie & aux Particuliers. Je leur prouverois, plus clair que le Jour, que sans occupation réglée, un Jeune Home; qui est riche, se perd par le Jeu, par le Luxe & par la Débauche, au lieu qu'en bannissant l'Oisiveté & la Dissipation, on se fortifie contre les apas de la Volupté.

*Otia si tollas periere cupidinis arcus
Contemptaque jacent & sine luce faces.*

Le M. Jusques ici vous n'avez réfléchi que sur la Destination des Fils, ne croiés vous pas que l'on doit penser aussi à celle des Filles?

L'A. Il n'est que trop vrai que l'on néglige criminellement cette bonne moitié du Genre - humain. Il semble que l'on ait

publié qu'elles ont une Ame à orner & à sauver, que Dieu leur a donné des talens qu'elle doivent cultiver proportionnellement à leur état. De là vient leur Vie oisive & molle, qu'on croit ne devoir les entretenir que de bagatelles, qu'elles ne respirent que le plaisir, & que les séducteurs, qui leur tendent des Pièges, les prennent souvent avec tant de facilité dans leurs filets.

Le M. Y auroit il du mal d'ajouter, que par l'Oisiveté, la Mollesse & le Luxe, elles se oignent, plus qu'elles ne pensent, du but d'être recherchées par des personnes capables de les rendre heureuses par un Mariage bien assorti ?

L'A. Bien loin de blâmer cette Réflexion, je la trouve solide, justifiée par l'expérience, & très propre à servir de motif subordonné à ceux que la Religion fournit, de toutes parts, aux Personnes du Sexe. On se plaint assez aujourd'hui de la rareté des Mariages, & de ce que tant de jeunes Hommes aiment mieux vivre dans le Célibat que de se marier. On se tromperoit fort, si on croioit qu'ils preferent le Célibat au Mariage par un Esprit de continence. Leur Vie libertine, au moins dans plusieurs, défabuseroit ceux qui auroient cette opinion. Non, mais ils craignent de se charger d'une Epouse qui, avec peu de Bien, leur

apox=

apporteroit des penchans à la Parure, au Jeu, au Divertissement & à la bone chère. Cela n'arriveroit point si les Filles étoient tout autrement élevées.

Le M. Et coment voudriés vous que l'on s'y prit à leur égard? Elles ne peuvent pas recevoir la même Education que les Homes.

L'A. Je sai bien qu'il y a des travaux & des ocupations qui ne leur conviennent point. Mais par raport à la Religion & à la Vertu, on devoit leur en donner toutes les lumières & tous les sentimens. Les Filles en sont autant & plus susceptibles que les Garçons; Elles n'en ont pas un moindre besoin; peut-être en ont elles un plus grand encore, vû les tentations délicates auxquelles elles sont exposées. Si elles deviennent Mères ne devoient elles pas être en état de donner à leurs Enfants la première teinture de la Religion, & de les diriger dans les Sentiers de la Vertu? Vous savés que les premières Années de la Vie des Enfants, sont presque uniquement confiées à la direction de leurs Mères.

Le M. Borneriés vous là toute la Destination & toute l'Education des Filles?

L'A. Ce seroit déjà beaucoup, que de donner à des Filles du goût pour

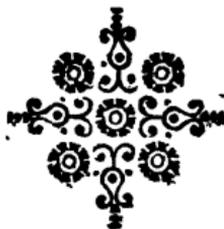
la Vertu la plus solide , pour la Modestie , la Pudeur , la Douceur , & une Vie raisonnablement sédentaire & occupée. Mais on peut & on doit aller plus loin suivant les Familles. Les Filles , dont les Parens sont en état de leur doner des Maitres , ne doivent pas simplement apprendre les Ouvrages qui conviennent à leur Sexe , & les règles d'une sage Oeconomie , mais de plus certaines conoissances , qui , pour n'être pas absolument nécessaires , ne laissent pas d'être propres à éclairer & à orner l'Esprit. Telle est l'Histoire , la Géographie , quelques règles générales pour savoir discerner le vrai d'avec le faux , le brillant du solide , & raisonner avec justesse , sur toutes les différentes Matières qui entrent dans la Conversation.

Le M Il faut avoüer que ces Conoissances , jointes au discernement & à une Vertu sans fard , doneroient aux Persones du Sexe des attraits plus piquans encore que la beauté , & que ces ornemens les pareroient , d'une maniere plus avantageuse , que les Etofes & les Bijoux de l'Orient. Mais toutes les Filles ne peuvent pas recevoir cette Education.

L'A. Il y en a un grand nombre , je le sais , qui sont appellées à gagner leur Vie. Après les avoir instruites solidement dans la Religion,

ligion, & leur avoir inspiré l'amour du travail, il faut leur faire apprendre des Ouvrages utiles & lucratifs, ou quelqu'un de ces Métiers qui conviennent au Sexe & pour lequel elles ont le plus de gout & de talent. Alors, soit qu'elles se marient, ou qu'elles entrent en service, elles seront toujours en état de gagner de quoi subsister en se faisant estimer par leur conduite & leur adresse. C'est encore ici, que les Chambres de Charité font d'un grand secours, & il est à souhaiter que ces pieux & utiles Etablissmens se multiplient.

Le M. J'abuserois de vôtre patience si je poussois cette Conversation plus loin. J'ai tiré de vous tout ce que je souhaitois, & je vous promets que je mettrai désormais des bornes à mon indiscrétion.





LETTRE

Sur le Martire de la LEGION THE'BE'ENNE,

MONSIEUR,

JE vous ai déjà envoié deux Lettres assez amples, pour rendre raison du *Vallesia Christiana* de Mr. *Briguet* Chanoine de Sion*. Cependant vous y trouvés encore quelque chose à dire. Vous vous atendiés que la *Légion Thébéenne* feroit un Article considérable de mon Extrait. C'est un point important de l'Histoire Eclésiastique, & qui a fort ocupé les Savans. Rien n'illustre plus le Valais que le Martire de ces braves Athlètes, puis que cette Scène tragique s'est passée dans ce País-là. Le Chanoine ne sauroit l'avoir omis. Vous êtes donc fondé à me demander ce qu'il en a dit, d'autant plus que quelques Auteurs ont contesté la réalité de ce fait. La vraie raison qui m'avoit fait supprimer cette Histoire étoit pour ne pas m'engager dans une trop longue discussion. J'apréhendois que
mes

* Journal Helvet. Mars p. 193. & Avril p. 291.

mes Extraits ne devinssent plus longs que l'Ouvrage même de *Mr. Briguet*, qui come je vous l'ai marqué, a fort peu d'étendue. Puis que vous me donés cette nouvelle tâche, je vai vous rendre compte de la manière dont cet Auteur a traité ce Morceau d'Histoire Eclésiastique, & je hazarderai quelques conjectures sur ce que l'on doit penser là dessus.

La *Légion Thébéenne* ocupe deux Chapitres du *Vallesia Christiana*. L'Auteur commence par en faire l'Histoire. Vous la savyés sans doute, *Monsieur*. En tout cas, voici coment il la raporte.

La *Légion Thébéenne*, toute compolée de Chrétiens, servoit dans l'Armée de *Maximien* que *Dioclétien* avoit associé à l'Empire. Cet Empereur passa dans les Gaules dès le commencement de son Règne. Il avoit avec lui la Légion dont il s'agit, qu'il avoit fait venir d'Orient. Pour se reposer de la fatigue du Voïage, on s'arrêta quelques jours dans le Valais. Dans cet intervalle *Maximien* fit un Sacrifice aux Dieux, & ordonna à tous ses Soldats de leur offrir de l'encens. *Maurice*, Chef, ou premier Capitaine de cette Légion, la fit retirer à quelques milles, pour ne point se souiller de ce Culte idolâtre. L'Empereur leur comanda de revenir pour sacrifier. Ils répondirent gé-

né:

néreusement que leur Religion ne leur permettoit pas de prendre part à ces Sacrifices. *Maximien* irrité de cette désobéissance, ordona que la Légion fut décimée, c'est à-dire que de dix on en fit mourir un, tiré au sort. C'étoit une peine militaire établie contre les Corps coupables. Il comptoit que la mort de quelques uns ne manqueroit pas d'intimider tous les autres. Il réitéra ensuite ses ordres, mais aussi inutilement. Les Soldats *Thébéens* répondirent courageusement qu'ils souffriroient plutôt toutes sortes d'extrémités que de rien faire contre la Religion Chrétienne. *Maximien* les fit décimer une seconde fois, mais ils ne s'ébranlèrent point. Le Tiran désespérant de pouvoir vaincre une telle confiance, ordona de les faire tous mourir. Ses autres Troupes marchèrent pour les environer. Ils ne firent aucune résistance; ils mirent bas les Armes, & présentèrent le cou aux Persécuteurs, qui les taillèrent tous en pièces. Ce fut le 22. Septembre qu'ils souffrirent ainsi le Martire. Leurs principaux Officiers étoient *Maurice*, *Escapère* & *Candide*. On range encore parmi les Martirs distingués, *Victor*, *Innocent*, *Vital*, & un second *Victor*, que l'on joint à Saint *Ours*, tous deux Soldats de la même Légion, mais qui souffrirent le Martire à Soleure.

L'Histoire de cette Légion a été regardée pendant fort long - tems come véritable , & aucun Auteur ne s'est avisé d'élever des doutes là dessus. Les Protestans l'ont admise tout come les Catholiques Romains sans examiner la chose de plus près : Ils ont trouvé que le Martire d'une Légion entière faisoit honneur à la Religion. On peut les excuser par cet endroit - ci , c'est que ne rendant aucun Culte aux Martirs , il ne leur importe pas beaucoup d'examiner sévèrement si ceux qu'on nous donne pour tels , ont effectivement sacrifié leur Vie pour la cause de l'Evangile. C'est toute autre chose dans l'Eglise Romaine où l'on en fait un objet de Culte. Leurs Docteurs doivent examiner avec beaucoup de soin toutes les Histoires que l'on débite des Saints dont on prétend que le Paradis est peuplé. Malheureusement il y a un autre intérêt qui combat celui ci , un intérêt qui s'opose à cet examen rigoureux , & qui empêchera toujours qu'on ne travaille sérieusement à se désabuser. Que deviendroient tant d'Eglises érigées en l'honneur de ces prétendus Saints ? Il ne seroit pas prudent de trop creuser les merveilleuses Histoires qui sont le fondement des Revenus immenses dont jouissent certaines Communautés. La riche Abaïe de Saint Maurice

se trouve autant qu'aucune autre, dans le cas.

Quoi que j'aie dit que les Auteurs Protestans conviennent assez en général de la vérité de cette Histoire, il faut, s'il vous plaît, *Monsieur*, en excepter deux ou trois; Mr. *le Sueur*, par exemple, laisse assez voir ce qu'il en pense. Après avoir narré le fait, il remarque que *Grégoire de Tours* est le premier qui l'a rapporté, & il applique ici ce que *Baronius* a dit de cet Historien, dans quelque cas semblable, qu'il faut donner ces choses, come aussi quantité d'autres, à la simplicité de *Grégoire de Tours**. Mr. *Spanheim*, dans sa grande Introduction à l'Histoire Ecclesiastique, traite, sans détour, le Martire de la Légion Thébéenne de fabuleux, & c'est ce qu'il prouve par diverses raisons**.

Mais celui qui a donné la plus rude atteinte à cette Histoire, c'est Mr. *Jean du Bourdieu*, d'abord Ministre à Montpellier, & ensuite de l'Eglise de la Savoie à Londres. Il publia au commencement du Siècle un Traité sur cette matière***. Quoi qu'il eut été originairement composé en François, il en pa-

* Hist. de l'Eglise & de l'Empire, sur l'An 297.

** *Frider. Spanhemii Opera*, T. I. 1701. pag. 90.

*** Dissertation Critique sur le Martire de la Légion Thébéenne. 1703.

parût dès l'An 1696. une Traduction Angloise, faite sur le Manuscrit de l'Auteur. Cette Remarque n'est pas inutile, si vous êtes curieux de savoir qui est le premier qui a ataqué dans les formes la Légion Thébéene.

Mr. du *Bourdieu* nous apprend à quelle occasion ce petit Ouvrage fut composé. En 1691. il accompagna, en qualité de Chapelain, le Duc de *Schomberg*, qui alloit en Piémont au secours du Duc de Savoïe, qui étoit fort pressé par l'Armée de France. Turin craignoit d'être investi, & on menaçoit le Prince de le dépouiller de tous ses Etats. Mais les François furent repoullés, & la Ville de Turin se vit heureusement délivrée de ses alarmes. Les Patrons de cette Capitale sont trois Soldats de la Légion Thébéenne. On fit des Prières publiques pour remercier le Ciel de cette délivrance, & on ne manqua pas d'en faire honneur aux Martirs Protecteurs de Turin. Leurs Reliques sont dans l'Eglise des Jésuites. Mr. du *Bourdieu* assista au Sermon d'un de ces Pères, qui s'écria plusieurs fois, *Peuple de Turin, Peuple de Turin, Bénissés vos Libérateurs, bénissés ces Saints Martirs, qui veillent pour vôtre Conservation, & dont les Mérites & les Prières ont sauvé vôtre Ville, vos Familles & vos Biens.* Il fut encore

témoin du Service solennel que l'on fit quelque tems après à l'Honneur des Soldats Thébéens, dans la même Eglise des Jésuites. On mit les Reliques de ces Martirs sur un Trône couvert d'un Brocard d'or, & éclairé d'un nombre infini de flambeaux. L'Archevêque officia pontificalement. La Cour assista à ce Service, & *adora l'Urne qui renferme ces Corps sacrés.* Ce sont les termes de la Relation de cette Cérémonie que fit imprimer un Jésuite. Mr. du Bourdieu forma dès lors le dessein d'examiner l'Histoire de cette Légion, & de retour en Angleterre, il s'y appliqua sérieusement. Ce Ministre entreprend donc de prouver dans sa Dissertation, que rien n'est plus douteux que tout ce qu'on a débité de cette Légion Thébéenne. Le seul titre un peu ancien que l'on ait produit d'abord en faveur de ce Martire, est une Lettre attribuée à *Eucher*, Evêque de Lion, & adressée à un autre Evêque nommé *Salvius*. On y trouve, dans un assez grand detail, la Passion de ces Martirs. Cette Relation fut publiée premièrement par *Sirius*, & ensuite par *Baronius*. Malheureusement il y a quelque chose de trop dans le Manuscrit d'où ils l'ont tirée. Il fait mention de *Sigismond*, & designe même des tems postérieurs à ce Prince. Ce Roi de Bourgogne mourut

en-

environ l'An 520. Coment *Encher* auroit-il pû parler de lui, puis que lui même étoit mort dès l'An 450?

Il est vrai que depuis la Relation publiée par *Surius*, le Père *Chifflet*, dans son *Paulinus illustratus*, c'est-à-dire dans le Traité qu'il a donné au Public pour éclaircir les Ouvrages de St. Paulin, a publié une autre Relation. Il dit qu'il l'a tirée d'un très ancien Manuscrit du Monastère de St. Claude. Rien ne pouvoit venir plus à propos, car le Martire de cette Légion començoit à paroître fort douteux. C'est aussi ce qui fait conjecturer à Mr. *du Bourdieu*, que ce Manuscrit pourroit bien avoir été rectifié, & qu'on en a retranché tous les indices de fausseté qui sautoient aux yeux dans celui de *Surius* & de *Baronius*. Le Père *Ruinart* l'a copié d'après *Chifflet*, dans ses véritables Actes des Martirs*. Mr. *du Bourdieu* s'en tient donc à ceci, qu'il est très vraisemblable que cette Relation a été composée originairement par quelque Moine du VII. Siècle, & que le Manuscrit de St. Claude a été retouché par quelque autre, qui, plus habile que le premier Auteur, a eu soin d'en ôter les anachronismes & les contradictions.

Quand vous aurez ouï toutes les raisons.

E c

de

* *Acta sincera Martyrum*, p. 274.

de Mr. *du Bourdieu*, je suis persuadé, *Monsieur*, que vous conviendrez avec lui que l'Histoire de la Légion Thébéenne est plus que douteuse. Cependant je dois reconnoître qu'ici il est allé trop loin, & que cette Relation est plus ancienne qu'il ne le dit. On a de bones preuves que dès le V. Siècle on racontoit déjà cette Histoire, à peu près come on la trouve dans le P. *Chifflet*. Nôtre Ministre n'a pas conu une Pièce qui est tout à fait essentielle dans ce Procès. On la trouve dans les Oeuvres d'*Avitus*, publiées par le P. *Sirmond*. Il les a tirées d'un très ancien Manuscrit que possédoit le célèbre *de Thou*. Il est sur du Papier d'Egypste, & du tems même de cet Evêque de Vienne. Il est vrai qu'il a été fort maltraité par le tems. Cependant voici ce qu'on y trouve de relatif à nôtre Question, & qui est assez bien conservé.

Dans huit ou dix lignes qui nous sont restées d'une Homélie prononcée par *Avitus* dans l'Eglise d'Aganum, le 22. Septembre, jour de la Passion des Martirs, nous aprenons ces deux ou trois choses. La première qu'*Avitus* croïoit qu'il y en avoit eu un très-grand nombre. Il ne se contente pas de leur doner le Nom de Légion, il en parle come d'une *Armée*, ce qui cependant revient pour le fond à la même chose.

Il dit en 2. lieu que cette Armée fut *décimée* deux fois, & qu'enfin perſone n'en récha- pa. Il done à cette Armée le titre d'*heu- reuse*. Grégoire de Tours dit que cette Légion étoit apellée la *Légion Heureuse*, com- me un ſurnom qui lui étoit propre. Le Poëte *Venantius Fortunatus* le lui done auffi, mais peut- être vouloit- il ſeulement mar- quer par là le bonheur qu'elle avoit eu de mourir pour *Jéſus- Cbrift* *. Mais de tout ce que nous aprenons dans cé Fragment d'Homélie, voici l'article qui mérite le plus d'être peſé. *Avitus* y marque poſiti- vement que le jour de la Fête de ces Mar- tirs, c'étoit une coutume établie de lire dans l'Egliſe les Actes de leur paſſion, & il dit qu'on vient le faire come l'uſage l'exigeoit **. Mr. du Bourdieu s'eſt donc trompé quand il a dit que la Rélation de ce Martire étoit du VII. Siécle. *Avitus* l'a conüe au comencement du VI. Il nous apprend que c'étoit une coutume établie avant lui, de la lire dans l'Egliſe le jour de la Fête de ces Martirs. On peut donc

E e 2

con,

* Tali ſine polos Félix exercitus intrans

Junctus Apoſtolicis plaudit honore choris.

Lib. VIII. Carm. 4. Il y avoit bien une Légion apellée *Secunda Felix Valentis Thebæorum*, mais Mr. du Bourdieu prouve que ce ne peut pas être la notre.

** Præconium Felicis exercitus . . . ex conſuetudinis debito, ſeries lectæ Paſſionis explicuit.

conjecturer que ces Actes sont à peu près du tems d'Eucher, qui mourut au milieu du V. Siècle.

Mr. *du Bourdieu*, dans la vue de rendre cette Pièce moins ancienne, s'étend beaucoup à prouver qu'elle ne sautoit être d'Eucher. Il n'y trouve ni l'Eloquence, ni le Stile de cet Evêque. Mr. *Dupin* est du même sentiment. On trouve à la tête de ces Actes une petite Epitre dédicatoire à l'Evêque *Salvius*, qui ne peut pas être de la main d'Eucher. *Puis que les autres de divers lieux & des Provinces les plus reculées, dit l'Auteur, ofrent de l'Or, de l'Argent, des Présens, à l'honneur de nos Saints, pour nous, nous leur ofrons nos Ecrits.* On ne pouvoit pas dire dans le V. Siècle, qu'on envoioit de tous côtés des Présens à St. *Maurice*. Cela marque une date postérieure. Mais il y a aparence que cette Préface a été ajoutée dans la suite & qu'elle n'est pas de la première main. On peut soupçonner qu'elle n'y étoit pas encore du tems d'*Avitus*.

Je pourrois me dispenser d'apporter les autres raisons de Mr. *du Bourdieu*, pour faire voir qu'on a eu tort d'attribuer cette Relation à Eucher. Depuis que nous avons vû qu'*Avitus* l'a conue, & qu'il nous a appris qu'elle étoit plus ancienne que lui,

vous

vous voïés bien, *Monsieur*, que cette Question devient assez indifférente. Dès qu'on a fait voir qu'elle est d'un Écrivain du V. Siècle, il nous importe peu de savoir si elle est de l'Evêque de Lion, ou de quelque autre. Cependant je vai encore ajouter ici une des preuves de *Mr. du Bourdieu*, parce qu'indépendamment de la conséquence qu'il en veut tirer, le fait est fort curieux en lui même.

On trouve dans la Relation de la Mort de ces Martirs un Miracle singulier, qui arriva lors qu'on leur bâtissoit une Eglise à Agaunum. Un Charpentier Païen, pendant que tous les Chrétiens étoient à l'Eglise un Jour de Dimanche, demeura seul dans le nouveau Bâtiment. Les Saints indignés, se manifestèrent à lui, & après l'avoir bien batu, ils lui reprochèrent la profanation qu'il faisoit du sacré Jour du repos, & l'audace qu'il avoit de travailler à leur Temple, tout idolatre qu'il étoit. *Mr. du Bourdieu* nous dit là dessus, qu'*Encher* avoit trop de bon sens pour avoir débité, sans aucun correctif, une Historiette si ridicule. Les Martirs devoient ils maltraiter cet Ouvrier, & l'assommer de coups, parce qu'il n'observoit pas le jour du Dimanche ? Qui ne voit que le Comandement de consacrer à Dieu ce jour-là n'est point un Précepte

moral, qui oblige tous les Hommes par lui-même? Par conséquent, avant de le maltraiter, ces bienheureux Soldats étoient obligés de l'instruire de la vérité de la Religion Chrétienne, & de l'obligation indispensable de réserver un Jour pour servir Dieu dans ses Temples. C'est aussi une plaisante délicatesse à ces Saints, de ne pouvoir souffrir qu'un Païen fut employé à leur construire une Eglise. Les Juifs, malgré l'horreur qu'ils avoient pour les autres Nations, ne laissoient pas de s'en servir pour la construction du Temple de Jérusalem, & ils ne firent point de scrupule de consacrer au Service Divin des Vases fabriqués par des mains idolâtres. On ne voit donc pas pourquoi les Soldats de la Légion Thébéenne auroient outré jusques-là leur aversion pour les Païens. Un Homme d'esprit a dit là dessus, que *si tous les Saints du Paradis descendoient du Ciel pour arrêter les mains profanes qui s'aprochent de leurs Autels, l'on verroit souvent de semblables aparitions.* Il faut convenir qu'on ne reconoit point *Eucher* dans cette narration. J'ai dit que ce Miracle demandoit nécessairement quelque correctif. Mais bien loin de là; l'Auteur débute en déclarant *qu'il n'a pas cru devoir le passer sous silence* *. Il l'a regardé

CO-

* Quid miraculi tunc apparuerit nequaquam tacendum putavi.

come un fait qui méritoit d'être raporté.

Mr. *du Bourdieu* remarque, que puis que dans la dernière Relation produite par le P. *Chifflet*, il est encore parlé de ce Miracle arrivé lors que l'on bâtissoit le Temple d'*Againe*, à l'honneur de ces Martirs, elle ne sauroit être d'*Eucher* mort environ l'An 450. Mais cette raison n'est pas concluante. Quoi que *Sigismond* soit regardé come le Fondateur du Monastère de St. Maurice, l'Eglise peut être beaucoup plus ancienne. On a une Vie de *St. Romain*, premier Abé de *Condat*, ou de *St. Claude*, en Franche Comté, qui fait voir que déjà de son temps, il y avoit une Eglise à St. Maurice. Elle a été écrite par un de ses Disciples, & les Critiques la distinguent bien d'avec les Légendes fabuleuses. On lit, dans cette Vie de *St. Romain*, qu'il faisoit quelquefois des pèlerinages dans les lieux de son voisinage consacrés par la dévotion des Fidèles, qu'il alla avec un de ses Compagnons visiter le Tombeau de *St. Maurice* dans l'Eglise d'*Againe*, & qu'il passa par Genève. Cet Abé mourut, au plus tard, l'An 460. *Eucher* a donc pû parler de la construction de cette Basilique.

Il y a plus C'est que même avant le Règne de *Sigismond*, il y avoit déjà quelque espèce de Monastère à St. Maurice.

C'est ce que Mr. du Bourdieu nie absolument. Il est vrai, ajoute-t-il, que Bollandus vou-
droit nous faire croire que ce Prince ne fit
que le réparer & l'embellir. Mais ce fait est
insoutenable, puis que tout ce qu'il y a d'E-
crivains anciens & modernes, qui parlent de la
première fondation, disent, tout, que ce fut Si-
gismond, Roi de Bourgogne, qui le fit bâtir
à l'honneur de la Légion, Thébéenne.

Ce Critique a raison de ne pas s'embar-
rasser de ce que les Bollandistes font. St.
Sévérin, Abé d'Againe, déjà du temps de
Clovis, & de ce qu'avant la fondation de
Sigismond, ils font mourir St. Policarpe, Evê-
que de Sens, dans le Monastère d'Againe.
Ces Légendes ont trop peu d'autorité pour
qu'on doive s'y arrêter. Mr. du Bourdieu
a un bon garant pour soutenir sa Thèse,
c'est Marins, qui dit, dans la Chronique, que
l'An 515. le Roi Sigismond fonda le Mo-
nastère d'Againe, qui fut achevé en 522.
Grégoire de Tours lui attribue de même la
construction de l'Eglise, du Monastère,
& de tous les autres Edifices. Mais Mr.
du Bourdieu a un facheux témoin contre
lui; c'est Avitus dans le fragment d'Homé-
lie que j'ai déjà cité. En voici le titre,
*Dicta in Basilica Sanctorum Aganensium, in
innovatione Monasterii ipsius, vel passione Mar-
tyrum;* c'est-à-dire qu'elle fut prononcée
dans

dans l'Eglise d'Againe, le jour de la Fête de ces Martirs; lors qu'on eut réparé & renouvelé le Monastère. *Mr. du Bourdieu*, pour n'avoir point connu ce titre, a donc encore donné quelque prise sur lui.

Si vous me demandés, *Monsieur*, quel parti on doit prendre dans cette contrariété de sentimens, je vous avouérai qu'on ne sauroit refuser d'en croire *Avitum*. Il étoit sur les lieux & témoin oculaire. *Marius* a écrit sa Chronique plusieurs Années après. Il ne seroit donc pas fort surprenant qu'il eut confondu le Réparateur du Monastère avec le Fondateur. Mais rien n'est plus aisé que d'accorder ces différens témoignages. Il n'y a qu'à suposer que ce Monastère avant Sigismond étoit fort peu de chose. Peut-être n'y avoit-il que deux ou trois Moines pour desservir l'Eglise. Ainsi on l'a pû compter pour rien, en comparaison de ce qu'il devint dans la suite. Sigismond fit donc bâtir une nouvelle Eglise beaucoup plus belle que la première. Il fit construire un vaste Monastère, capable de loger un très grand nombre de Moines, car on dit qu'il y établit une Psalmodie perpétuelle. Il fit les fonds pour l'entretien de cette grande Communauté. On peut donc lui donner également le titre de Restaurateur ou de Fondateur du Monastère. Vous trou-

verés,

verés, Monsieur, dans les *Annales Benedictines* du P. Mabillon, bien des cas semblables. Charlemagne y est appellé Fondateur de plusieurs Abaies qui existoient avant lui. Mais on lui a donc ce titre honorable, à cause des nouveaux Edifices qu'il y avoit fait construire, & des grands Revenus qu'il leur avoit assignés.

Le hazard m'a fait découvrir un Passage qui pourra nous donner quelques lumières sur ce qu'il y avoit à Agaune avant le Roi Sigismond. C'est dans la *Vie de St. Achivus*, troisiéme Abé, écrite par un de ses Disciples, que j'ai trouvé cette particularité. Il nous dit assez naïvement ce qu'étoit ce prétendu Monastère dans ces anciens tems: *Promiscua vulgi commixta habitatio*, une Communauté de Laïques des deux Sexes, dirigée aparemment par le Prêtre ou le Moine qui desservoit l'Eglise ou la Chapelle, & que les Actes de St. Séverin écrits fort tard, appellent improprement un Abé. Il nous apprend que *Maxime*, Evêque de Genève, conseilla au Roi Sigismond, d'écarter cette multitude, qui s'assembloit, come on l'insinue, à des heures indues, & d'y substituer des Serviteurs de Dieu, pour le louer sans cesse jour & nuit; *Exclusivae actionibus tenebrarum, dies perpetuus haberetur* *. Il paroît qu'il se passoit bien des

* Acta Sanctorum, Mai, Tom. I. p. 84.

des choses irrégulières entre les Pèlerins & les Pélerines que l'on recevoit dans ce lieu, sous le prétexte de la Dévotion. Cette Maison ne pouvoit donc être apelée un Monastère que d'une manière fort impropre, & quoi qu'Avitus lui ait donné ce Nom, il faut convenir qu'on ne fait guère ce que c'étoit. J'oubliois de vous dire qu'il y en a qui croient qu'il y avoit là quelques Cellules de Solitaires, qui ne tenoient pas les unes aux autres. Cela ne s'apelle pas non plus proprement Monastère.

Mr. du Bourdieu est fort excusable d'avoir fait cette petite méprise, pour n'avoir pas connu le fragment d'Homélie d'Avitus. Il est le premier qui a ataqué dans les formes la Légion Thébéenne. Il a fait pour cela bien des recherches, & on ne peut qu'admirer l'érudition qu'il étale dans sa Dissertation; c'est une érudition bien digérée, & qu'il n'emploie que pour démêler le vrai d'avec le faux. La moindre louange qu'on doive lui donner, c'est qu'on reconoit en lui un Critique fort versé dans l'Antiquité, & qui a une grande dextérité à débrouiller la Vérité. On doit lui rendre justice à cet égard, & n'être pas surpris de ce qu'un Morceau mutilé & imparfait, come celui de l'Homélie d'Avitus, lui a échapé.

Sa Dissertation est demeurée sans réponse
pen-

pendant trente cinq Ans, Enfin en 1741. le Père *Joseph de l'Isle*, Abé de St. Leopold de Nanci, fit imprimer la *Défense de la Vérité de la Légion Thébéenne, pour répondre à la Dissertation du Ministre du Bourdieu*. Je n'ai pas encore vû ce petit Ouvrage. Mais Mr. *Briguet* le cite continuellement dans les Chapitres où il traite de la Légion Thébéenne. J'en ai aussi vû un Extrait assez détaillé dans les *Mémoires de Trévoux* *. Les Journalistes nous aprennent, „ que Mr. „ *Claret*, Abé de St. Maurice d'Againe, „ avoit résolu de prendre la Défense de ses „ Saints Patrons. Mais ses occupations ne „ lui aiant pas permis de faire les recherches nécessaires pour un pareil Ouvrage, „ il s'est déchargé de ce soin sur le R. P. „ *de l'Isle*. Le séjour assez long que ce „ lui-ci a fait à St. Maurice, & les secours abondans qu'il a trouvés dans la „ riche Bibliothèque de l'Abaye de *Moien-* „ *moutier* **, l'ont mis en état d'exécuter „ ce dessein avec tout le succès possible.

Nous verrons, *Monsieur*, dans la suite ce qui en est. J'ai demandé ce Livre, & dès que je l'aurai, je vous en rendrai raison. Par ce que j'en ai vû dans l'Extrait qu'en ont doné les Journalistes de Trévoux,

* Mém. de Trévoux, Juin 1743, p. 1021.

** Abaye de Bénédictins Réformés en Lorraine.

voux, je puis vous assurer d'avance, que les objections de Mr du Bourdieu contre la réalité du Martire de cette Légion, subsistent dans toute leur force. Quoi qu'il se soit trompé d'environ cent cinquante Ans sur la date des Actes de ce prétendu Martire, ils n'en sont pas moins suspects. Vous verrez que cela ne fait rien au fond du Procès. Tout ce que vous en conclurez, après l'examen des Pièces, c'est que la Fable est un peu plus ancienne que ne l'avoit crû Mr. du Bourdieu.

En attendant que j'aie recouvré l'Ouvrage du Père de l'Isle, je vai ajouter ici ce qui regarde *St Victor*, qui étoit aussi, à ce que l'on prétend, de la Légion Thébéenne. Nous avons eu à Genève une fameuse Eglise dédiée à ce Saint, dans un Fauxbourg qui portoit aussi son nom. Il étoit à l'Orient de la Ville, & il fut rasé en 1534. une Année avant la Réformation. On fut obligé d'en venir là, à cause des Guerres que l'on avoit avec la Savoie. On fit des Fortifications qui demandèrent que plusieurs de nos Fauxbourgs fussent démolis.

Toute la Légion Thébéenne n'étoit pas rassemblée à *Againe*, lors qu'elle fut ataquée par les Persécuteurs. Maximien donna ordre de poursuivre tous les Soldats qui en avoient été détachés. On dit qu'*Ours & Victor*

Victor, qui avoient pris les devans come Foutriers, furent atteints à Soleure, & qu'ils y souffrirent le Martire. Mr. *Briguet* a trouvé certaine Légende, qui ajoute bien du merveilleux à cette Histoire. Le Tiran, nous dit-il, fit tourmenter cruellement ces deux Martirs. Mais une lumière céleste, qui qui brilla dans le moment, aveugla les Bourreaux, & ces Chrétiens échapèrent à la faveur de cet éblouissement. Cependant ils furent repris, & on les jetta dans le feu. Mais les flammes les épargnèrent. Enfin Maximien leur fit trancher la tête.

Sedeleube Sœur de Clotilde, Epouse de Clovis Roi de France, fit bâtir à Genève, au comencement du VI. Siècle, une Eglise à l'honneur de St. Victor. Mr. *Briguet* s'est trompé sur la Généalogie de cette Princesse. Il la fait mal à propos Nièce d'*Isaac*, Evêque de Genève, & Femme de Gondégisile Roi des Bourguignons. C'est encore son Curé de Savoie, déguisé sous le nom du Chevalier *Minutoli*, qui lui a fait défigurer l'Histoire dans cet endroit. *Sedeleube* étoit une Princesse encore jeune à la fin du V. Siècle. Elle étoit Nièce, non de l'Evêque, mais de *Godégisile* lui même, qui régnoit à Genève en 494. Frère de *Chilpéric*, Père de *Sedeleube*. Cette Princesse à ce que nous apprend *Fredégaire*, dona dans la dé-

votion. Elle passa sa Vie dans l'exercice de diverses œuvres de piété, & se signala entr'autres, par la construction de l'Eglise de *St. Victor* hors les murs de Genève. Elle fit Vœu de Virginité & ne fut point mariée.

L'An 502. *Sédéleube* fit apporter le Corps de *S. Victor* de Soleure à Genève, & le fit mettre dans l'Eglise qu'elle venoit de bâtir à l'honneur de ce Martir. Soleure étoit alors sous la domination des Bourguignons. Les gens du lieu furent fort affigez de se voir enlever ce Trésor. Craignant que la Princesse n'eut aussi envie d'avoir les Reliques de *St. Ours*, pour en décorer encore la nouvelle Eglise, ils prirent la précaution de les cacher avec beaucoup de soin. On dit qu'ils les mirent dans un lieu si secret qu'ils ne les ont jamais pû trouver depuis, quelques recherches qu'ils aient faites.

Pour le Corps de *St. Victor* placé dans l'Eglise bâtie à Genève à son honneur, il fut aussi perdu avec le tems. *Frédégair* nous apprend dans la Chronique, qu'un Siècle après la fondation de cette Eglise, il fut retrouvé sous *Clotaire II.* la Septième Année du Règne de *Thierry*, Roi de Bourgogne. Ce Prince frappé de la découverte de ces Reliques, fit de riches donations à cet-

cette Eglise, sur tout des biens de *Varnas chaire*, qui en mourant dona tout ce qu'il possédoit, aux Pauvres & aux Eglises. Comme il avoit laissé beaucoup de Terres, on soupçonne, avec beaucoup de vraisemblance, qu'une partie des Terres qui portent encore le nom de *St. Victor* aux environs de Genève, sont venues de là.

Dans ces tems-là, la Religion & la Pieté étoient principalement occupées à fouiller dans les Tombeaux, à chercher des Corps Saints, à leur bâtir des Temples, & à leur rendre routes sortes d'honneurs. L'Eglise se prévalut beaucoup de ce goût là & en sût habilement profiter. Les Martirs, leurs Reliques, leurs Miracles étoient de bons moïens pour s'enrichir. Les Moines firent bien valoir le talent. C'est là la source des grands Biens qu'ils possèdent.

Mais, *Monsieur*, admirés la fatalité. Malgré l'intérêt que l'on avoit à Genève à bien conserver un aussi précieux dépôt que les Reliques de *St. Victor*, elles furent perduës encore une fois. C'est ce que *Guischenon* nous apprend dans le titre de la fondation du Monastère de *St. Victor*, où l'on mit des Moines de *Cluni*, l'An 1019. On y voit que les Membres du Saint Martir, après avoir été perdus de vüe pendant plusieurs Siècles, & come tombés
dans

dans l'oubli, s'étoient enfin heureusement retrouvés *. C'est qu'alors, quelque cas que l'on fit des Reliques, on ne les expo- soit point aux yeux du Public, come on le fait aujourd'hui pour réchauffer la dévotion du Peuple, mais elles demeuroient cachées.

J'ai dit que l'Eglise de St. Victor avoit été bâtie au comencement du VI. Siècle, & qu'on y joignit un Monastère au comencement du XI. Cela peut confirmer la Remarque que j'ai faite, que l'Eglise de St. Maurice dans le Valais, a pû être bâtie plusieurs Années avant que Sigismond fit la fondation de Moines, qui l'ont desservie dans la suite.

Voici une petite particularité que je crois qui peut trouver ici sa place. En 1735, on remuoit beaucoup de terres, pour former le glacis, à peu près dans l'endroit où étoit autrefois nôtre Eglise de St. Victor. On trouva une espèce de Colonne de pierre, d'un pié de diamètre, & d'un peu plus de deux de hauteur, dans laquelle il y avoit un trou rond, de demi pié de largeur, & de huit ou neuf pouces de profondeur. On trouva aussi tout près de là une espèce de Couvercle visiblement destiné

F f

* Guichenon, Bibliotheca Sebustiana p. 32.

à couvrir ce trou. On lui avoit donné quel-
 que ornement d'Architecture, pour en
 faire une espèce de Chapiteau. Les Co-
 noisseurs, qui examinèrent cette Pierre après
 quelle eut été déterrée, jugèrent que c'é-
 toit une sorte d'Etui où avoient été autre-
 fois les Reliques de St. Victor; qu'on avoit
 placé dans ce trou une boîte cylindrique
 qui renfermoit les Os du Martir, que le
 trou aiant été recouvert de son Chapiteau,
 les Reliques avoient été placées sous la Table
 de l'Autel, en sorte que la Colonne lui ser-
 voit d'appui. C'étoit l'usage ancien de les
 loger ainsi. *Grégoire de Tours* parlant des
 Martirs de la Légion Thébéenne, dit qu'il
 en trouva des Reliques à Tours dans des
 Pierres cavées*.

Si vous portés vôte curiosité jusqu'à me
 demander si l'on fait ce que devinrent ces
 Reliques de St. Victor lors qu'on démolit
 l'Eglise, je vous avouerai, *Monsieur*, que
 je ne puis pas vous le dire. *François Bon-
 nivard* étoit alors Prieur du Monastère.
 C'étoit un Esprit éclairé, & qui dans l'Âme
 étoit déjà de la Religion Réformée. Il y a
 apparence qu'il se rendit le dépositaire de
 ces Reliques, & qu'insensiblement il les fit
 disparaître. Il les cacha ou il les supprima,
 afin

* Liv. X. de son Histoire de France.

afin qu'à l'avenir elles ne devinssent point un objet de Culte , ni auffi qu'elles ne fussent pas traitées d'une manière indécente. Pour me servir d'une phrase des Pères de l'Eglise , il est vraisemblable qu'il voulut de cette manière *ensevelir la Sinagogue avec honneur.*

Je suis &c.





LETTRE

A Mr. B...., sur une singularité des
TULIPES.

MONSIEUR,

L'Histoire naturelle a pour vous des attraits particuliers. Vous vous êtes distingué parmi les Observateurs modernes. Vous avez communiqué au Public plusieurs découvertes des plus curieuses & des plus surprenantes. Malheureusement votre santé a souffert de votre ardeur à observer, & vous avez été obligé de discontinuer vos Recherches.

Vous nous avez fait conoitre que quand vous seriez rétabli, votre dessein étoit de vous tourner du côté de la Botanique, & même de l'Agriculture. Des Observations bien faites sur de semblables objets, sont non seulement curieuses, mais peuvent être encore fort utiles & fort intéressantes. Quand vous nous aurez appris à bien faire valoir nos Terres, vous serez à couvert du mot piquant de *Malherbe* contre les décou-
ver-

vertes stériles. *Cela fera-t-il amander le Pain ?* étoit-il, lors qu'on les lui raportoit.

Vous êtes actuellement à la Campagne, où vous jouissez du beau spectacle de la Nature, dans la Saison la plus riante de l'Année. Je vai vous proposer un sujet, qui sans vous atacher trop, pourra vous amuser agréablement. C'est la manière dont les Tulipes croissent & se perpétuent. Il y a dans cette espèce de Fleurs une singularité qui mérite assurément l'attention des Curieux. On en avoit déjà dit quelque chose dans le *Journal Helvétique*, mais seulement en passant*. Ce sujet demande un examen un peu plus approfondi.

Il y a neuf ou dix Ans qu'un Anonyme donna des *Observations sur les Fleuristes*. Il paroît qu'elles sont d'un Curieux qui se plaisoit à la Culture des Fleurs. Il relève quelques défauts de ses Confrères, & pour les en corriger, il leur donne quelques avis, qui ont été trouvés fort sages. Voici le dernier par où il conclut. Il voudroit que les Fleuristes, qui sont Gens de Lettres, come il arrive assez souvent, fissent quelques Observations qui tendissent à perfectionner l'Histoire naturelle. Pour les mettre sur les voies, il donne, come une échantillon

F f 3 des

des découvertes qu'ils peuvent faire, une singularité des Oignons de Tulipes. Voici en quoi elle consiste.

Quand le Fleuriste tire les Oignons de terre, au Mois de Juin, il est surpris de ce que les tiges sèches de la Fleur, qui sont encore attachées à l'Oignon, ne partent pas de la pointe, mais sont couchées le long de l'Oignon, & semblent partir des racines memes. Cependant il est constant que les Oignons poussent toujours par la pointe. C'est une Règle généralement observée par la Nature, & dont l'Oignon de la Tulipe n'est point excepté. Il est donc fort surprenant que la Tulipe, qui avoit d'abord poussé par la pointe de l'Oignon, montre cependant sa tige sèche dans un tout autre endroit, lors que la Fleur est passée. Mr. de la Quintinie, qui étoit un grand Observateur de tout ce qui se passe dans les jardins, avoue, à la fin de son Traité du Jardinage, que ce déplacement de la tige de la Tulipe a toujours été pour lui un Mystère incompréhensible.

L'Anonyme nous apprend que ce Mystère a enfin été éclairci. Il s'en entretint, dit-il, avec un Professeur en Médecine de l'Université de Leyde, qui lui expliqua l'Enigme. L'Observateur Holandois ayant arraché plusieurs Oignons de Tulipe dans des points

points diférens de leur végétation, aperçut enfin que la Nature détruisoit l'Oignon que le Fleuriste avoit planté, & qu'elle en substituoit un autre tout semblable au premier. Il me fit voir clairement la chose, dit le Voyageur Anonime, aiant arraché un Oignon lors que la Tulipe est encore en fleur. Il dépouilla cet Oignon de toutes ses enveloppes, & me montra manifestement que la substance du vieux Oignon avoit servi de nourriture à la Fleur, & s'étoit par là entièrement épuisée. Il n'en restoit plus que quelques peaux, où tenoient la racine & la tige. On voïoit ensuite à côté, un nouvel Oignon fort distinct de toutes ces dépouilles.

Je vai aussi vous comuniquer, *Monsieur*, quelques petites Observations que j'ai faites de mon côté, & qui peuvent, ce me semble, contribuer à éclaircir la Question. Dans le tems qu'elle étoit encore un peu douteuse, j'avois fait venir quelques Oignons de Tulipe de *Harlem*, qui est la véritable source des belles. Un de ces Oignons se trouva fort endommagé quand je le reçus. La pourriture avoit pénétré à peu près jusqu'au cœur. Après avoir enlevé ce qu'il y avoit d'altéré, l'Oignon resta avec une blessure considérable qui lui ôta bien le

tiers de son volume. L'Oignon étoit fort menacé de périr, & je comptai que s'il en réchapoit, il devoit lui rester, suivant le sentiment vulgaire, des marques bien sensibles de sa blessure. Cependant l'Oignon fleurit. La fleur étant passée, & la tige à peu près sèche, je le tirai de terre. Je l'examinai avec soin, & je fus fort surpris de le voir avec tout son volume, & surtout avec une peau aussi unie qu'aucun autre, & sans la moindre cicatrice. On voit seulement à la vieille peau où tenoit la tige, quelque chose de plus ridé & de plus raboteux qu'à la dépouille des autres.

Une autre Observation, qui peut aussi confirmer la découverte, c'est qu'il arrive quelquefois qu'ayant planté un seul Oignon, vous trouvez l'Année suivante, en tirant vos Tulipes de terre, deux Oignons tout à fait égaux en grosseur. Alors la tige desséchée de la Fleur ne part ni de l'un ni de l'autre, mais elle est placée entre ces deux Oignons, sans y être attachée que par la vieille racine, ou par quelques sèches. Il paroît donc bien clairement que ces deux Oignons sont une nouvelle production de la Nature, qui remplace le premier qui a péri & qui s'est épuisé à nourrir ces deux Jumeaux. Je reviens à l'Histoire de la découverte.

Celui de qui nous la tenons nous apprend qu'à son retour de Hollande, il passa à Paris & qu'il voulut s'en entretenir avec quelqu'un des Botanistes de l'Académie. Il s'adressa pour cela à Mr. le Chevalier de *Ressons*, fameux Fleuriste & Associé honoraire de l'Académie des Sciences; mais cette singularité des Tulipes lui parût tout à fait incroyable. On convint que le Voyageur dresseroit un Mémoire où il développeroit les preuves, afin de bien examiner la chose. Mais cet Ecrit ne produisit pas plus d'effet que la simple conversation. La prétendue découverte fut siflée, & l'Académicien répondit par un autre Mémoire pour soutenir le sentiment ordinaire. Il y expliquoit fort sagement comment les petits Caieux se forment autour du Maître Oignon, comment ils en tirent la nourriture, & y prennent leur accroissement. Mais il nioit absolument la destruction du premier Oignon chaque Année, & la substitution d'un second qui Pégalât en volume. Cela dérangeoit son Système, & il ne reconnoissoit point là dedans la marche de la Nature. Les premiers qui osèrent dire que les pattes ou serres d'Ecrévices leur recroissoient, après qu'elles les avoient perdues par quelque accident, essuièrent la même contradiction. Les Philosophes leur rioient au nez;

nez, & fermes dans leur Système, ils ne vouloient reconnoître dans les Corps des Animaux qu'un développement, & nioient absolument la reproduction de quelque Membre. Mr. de Reffon raisonoit de la même manière sur les Talipes. Il nioit fermement l'assouffement si prompt de ce second Oignon qu'on voit qui put remplacer le premier. Ce Phénix qui renaît si promptement des Cendres de son Père, fut surnommé au Pays des Fables. Cependant Mr. de Fontenelle a dit de lui, dans son Eloge historique, qu'il parut toujours dans son Jardin il étoit l'Esprit d'observation & de recherche *.

Monsieur de vous faire reconnoître plus particulièrement Mr. de Reffon si après avoir été Secrétaire de l'Académie. Il nous le présente d'abord come Lieutenant Général d'Artillerie, qui s'étoit distingué pendant la Guerre de la Succession d'Espagne & qui auparavant avoit servi avec éclat dans les Bombardemens de Nice, Alger, Gènes, Tripoli &c. Mais il nous le dépeint ensuite avec des inclinations moins bruyantes & plus tranquilles.

Dans les tems de Paix, dit-il, cet Homme qui n'avoit respiré que bombardemens, qui ne s'étoit occupé qu'à faire sauter, ou à lancer des foudres, faisoit

„ les

* Mem. de l'Acad. des Sciences, 1735. p. 105.

„ les délices d'un assez beau Jardin qu'il
 „ s'étoit donné. ⁶⁶ Il avoit assurément fait
 „ plus de ravages que ces premiers Con-
 „ suls, ou Dictateurs Romains, plus de lé-
 „ bres par leur retour aux fonctions du
 „ Labourage, après leurs triomphes, que
 „ par leurs triomphes mêmes. Ces sortes
 „ de plaisirs si simples, & si peu appréciés,
 „ qu'on ne peut que dans le solitude, & que
 „ peuvent guère être que ceux d'une Ame
 „ tranquille, & qui ne craint point de se
 „ voir, & de se reconnoître.

Pallez moi, se vous priez, cette petite
 digression. ENCE n'est pas tout à fait inutile,
 en cas que le suffrage de cet Acadé-
 micien vous éut trop imposé. Vous cor-
 rez que tout le tems qu'il a passé à la
 Guerre, & sur tout pendant qu'il a séjourné
 sur Mer, est autant de tems de repos à la
 Botanique, & que par là il doit être dis-
 pensé d'avoir autant approfondi cette Scien-
 ce que ceux qui ne l'ont jamais perdue de
 vue. Le suffrage du Botanique perd donc
 quelque chose au long service du Lieute-
 nant Général d'Artillerie.

Messieurs les Botanistes de Paris se sont
 rendus à la fin. C'est de que l'on peut
 voir dans le Spectacle de la Nature, où cette
 singularité de la Tunique se trouve assez bien
 „ deve-

développée. „ On multiplie les belles Tu-
 „ lipes par le moïen des Caïeux, dit Mr.
 „ *Pluche*. On apelle ainsi ces petits Oi-
 „ gnons qui naissent au pié des gros, &
 „ qu'on en détache tous les Ans. Les Plan-
 „ tes qui ont un Oignon pour racine, ont
 „ coutume de se perpétuer par cette espèce
 „ de rejettons, qui sont come les Cadets
 „ ou come les Collatéraux de l'Oignon
 „ principal. Tandis que celui-ci s'épuise
 „ & se dessèche pour nourrir la fleur, le
 „ plus fort ou le plus avancé des Caïeux
 „ devient le principal Oignon.

„ Ceci peut doner l'explication d'une
 „ chose qui paroît bien embarrassante. Quand
 „ un Oignon de Tulipe pousse, on voit
 „ la tige sortir du Cœur de l'Oignon. Mais
 „ quand on le déplante, la tige sèche se
 „ trouve couchée sur les dehors de l'Oi-
 „ gnon. C'est que l'Oignon qu'on lève
 „ de terre en Eté, n'est pas celui qu'on
 „ y avoit planté en Automne. Celui de
 „ l'Automne est usé. La tige qui en ocu-
 „ poit le Cœur doit donc se trouver à
 „ côté de celui qui a succédé au précédent
 „ en devenant Oignon de simple Caïeu
 „ qu'il étoit. Mr. de la *Quintinie* avoue
 „ dans ses Instructions, que ce déplace-
 „ ment de la tige de la Tulipe, étoit
 „ „ pour

9, pour lui un Mistère incompréhensible *.

Voilà déjà, come vous pouvés juger, *Monsieur*, un éclaircissement qui done beaucoup de lumière. Mr. l'Abé *Pluche* paroît être au fait, soit qu'il ait fait lui même quelques Observations sur la Tulipe, soit que Mr. *Bernard de Jussieu*, Démonstrateur au Jardin Roial, lui ait communiqué les siennes. Ce qu'il nous dit dans un Avertissement à la tête du second Tome du *Spéciale de la Nature* me fait pancher vers le dernier sentiment. *De peur de faire des méprises sur la Botanique*, j'ai eu recours à Mr. de *Jussieu*, j'ai trouvé dans sa politesse, & dans ses lumières les secours dont j'avois besoin. Il a bien voulu revoir tous les Entretiens qui traitent sur les Plantes, & me mettre en état de causer juste.

Quoique cet ingénieux Ecrivain ait été bien dirigé, il y a cependant, ce me semble, quelque chose à dire à ses Remarques sur la Tulipe. Outre l'épuisement & la destruction de l'Oignon, ce qu'il y a encore de particulier à cette espèce de Fleur, & que M. l'Abé n'a point fait sentir, c'est la reproduction d'un autre Oignon aussi gros que le premier, & cela dans un espace très

* Spectacle de la Nature Tome II. p. 56.

tres court. Il n'a rien dit, ni de la promptitude de cette végétation, ni du volume extraordinaire d'un Oignon cru en si peu de tems, ou s'il l'a dit, il ne l'a pas assez fait sentir.

Tandis que le principal Oignon s'épuise & se dessèche pour nourrir la fleur, dit-il, le plus fort & le plus avancé des Caïeux devient le principal Oignon. Il dit encore un peu après, Le successeur du premier devient Oignon de simple Caïeu qu'il étoit. Notre Abé avoit oublié ce qu'il venoit de dire, que les Fleuristes, en plantant leurs Tulipes en détachent les Caïeux tous les Ans. Ce n'est donc pas le plus fort des Caïeux qui produit ce second Oignon. Il doit plutôt sa naissance à quelque germe caché dans l'Oignon qu'on a mis en terre, & qui par un privilège particulier, a fait des progrès extraordinaires. Il semble donc que l'Abé Pluche devoit faire de la production de ce second Oignon, qui n'est point dans la règle que la Nature a acoutumé de suivre, une troisième manière dont la Tulipe se multiplie, au lieu qu'il n'en indique que deux; la 1. par les graines que l'on sème, la 2. qui se fait par les Caïeux que l'on trouve au pié du gros Oignon. Il s'en est tenu à ces deux manières.

Pour suplérer à ce qu'auroit pû dire Mr.

Plu-

Pluche s'il avoit voulu s'étendre sur cet Article, je ne saurois même faire que de transcrire ici l'Anonyme que j'ai déjà cité. Il me semble qu'il n'a bien fait sentir les principales circonstances de cette végétation extraordinaire.

„ Ce fait est des plus surprenans, dit-il.
 „ Il faut ordinairement quatre ou cinq Années à un Oignon de Tulipe pour être en état de fleurir ; & en voici un qui dans cinq ou six semaines, a acquis toute sa grosseur, & qui ne manque pas de donner l'Année suivante une Fleur bien conditionnée. C'est come si l'Enfant soit : La Nature est occupée régulièrement pendant neuf Mois à former un Enfant dans le sein de sa Mère ; mais quelque ce soit là la marche ordinaire, il y a plusieurs Enfants privilégiés, qui dans trois ou quatre semaines, sont come les autres à leur naissance, & qui peuvent disputer avec eux en vigueur & en grandeur. Quand je vois cet Oignon qui remplace l'autre, & qui est si gros, pendant que les autres Caïeux demeurent petits & come avortez, je pense au sort de ces Aînez, qui en France, & dans la plupart des Monarchies, à la mort de leur Père, emportent toute la Successe on, tandis que leurs Cadets ont à peine de quoi vivre.

Ce n'est pas assez de dire que voici un Père ou une Mère qui en très peu de temps, donnent la naissance à un Enfant aussi gros qu'eux. Il y a plus : Cet Oignon a encore une suite. Il est accompagné d'autres petits Cañeux que l'on peut regarder come les Petits-fils de l'Oignon principal. Voilà donc tout d'un coup la production d'une Famille entière, qui paroît à la mort du Grand Père.

Je ne dois pas omettre ce qui arrive à un Oignon de Tulipe encore petit, mais qui comence à fleurir pour la première fois. Déjà on y remarque la même chose qu'aux plus gros, je veux dire le dépérissement & la substitution d'un autre. Voici ce qui le prouve : C'est que quand le Fleuriste, tire de terre ces jeunes Oignons portans, il remarque que la Tige desséchée, part également des racines, & non de la pointe de l'Oignon. Mais, *Monsieur*, voici bien une autre merveille, c'est que ce jeune Oignon, fleurissant pour la première fois, & qui doit tenir encore de la foiblesse, produit cependant, come les Oignons les plus forts, un autre Oignon semblable à lui, mais même qui a encore plus de volume ; & voici ce qui ne permet pas d'en douter ; c'est qu'en le mettant en terre trois ou quatre Années de suite, le dernier qu'on

en retire a enfin toute la grosseur qu'un Oignon doit avoir , lors qu'il a aquis toute la perfection , preuve évidente que chaque Année l'Oignon qu'on a déplanté , a surpassé en volume celui à qui il devoit la naissance.

On peut donc ranger la manière dont un Oignon de Tulipe produit son semblable parmi les naissances merveilleuses. Je serois presque tenté de la mettre à coté de celle de vos *Pucerons* , dont vous avez si heureusement dévoilé le Mystère. Je me rapelle que vous nous parliez un jour d'un Insecte qui sort de son Oeuf tout aussi gros que l'Animal qui l'a pondu. Voila qui ressemble assez à ce qui nous surprend dans la Tulipe.

L'Auteur que j'ai déjà cité plusieurs fois nous donne la raison de ce que l'on a tant tardé à faire cette découverte. „ La Nature cache ici son jeu , dit-il , & semble vouloir le dérober à nos regards. „ On diroit qu'elle *escamote* l'Oignon de „ l'Année précédente , & qu'elle nous en „ présente un autre tout semblable au précédent , pour nous faire croire que c'est le même. Il faut de l'attention pour démêler ce tour de *passé passé*. Mais dès que quelqu'un nous a appris ce que devient un Oignon de Tulipe , il n'y a
G g „ plus

„ plus qu'à en arracher quelqu'un en fleur ,
 „ & le dépouiller de ses envelopes. Alors
 „ on ne sauroit manquer de prendre la
 „ Nature sur le fait , & de dévoiler le Mis-
 „ tère. “ Après tout l'Anonime nous ap-
 prend que quelque nouvelle que nous ait
 paru cette Observation , on la trouve déjà
 dans un Traité Italien sur les Fleurs , du
 Jésuite *Ferrari* , imprimé à Rome , il y a plus
 de cent Ans.

Il finit par une Réflexion Philosophique,
 qui me paroît bien placée , & qui peut nous
 donner une grande Idée de la Sagesse de
 Dieu. „ Cette singularité de la Tulipe ,
 „ dit il , peut confirmer une Réflexion
 „ que l'on a assez souvent occasion de faire
 „ en étudiant la Nature : C'est que le Cré-
 „ ateur ne s'est point assujetti à une Me-
 „ thode uniforme dans la production des
 „ Plantes , & qu'il met presque dans cha-
 „ que Espèce , quelque chose de particu-
 „ lier. Cette variété sert à nous convain-
 „ cre de la fécondité des expédiens qu'il
 „ a en main pour produire le même
 „ effet. „

Cette diversité de moiens pour venir à
 la même fin , se remarque par tout dans
 nos Parterres. En voici encore un exem-
 ple ou deux. Tout le Monde peut s'aper-
 cevoir que les Plantes qui donnent plusieurs
 Fleurs ,

Fleurs , ne nous les présentent pas toutes à la fois , mais successivement. Dans la plupart voici l'Ordre que la Nature y observe. Les Fleurs les plus basses paroissent les premières. Celles qui sont un peu au dessus viennent en suite , & ainsi successivement jusqu'au haut de la Plante , où finit la décoration. La *Jacinte* , la *Giroflée* , le *Lis* , la *Tubéreuse* &c. observent cette marche qui nous paroît la plus naturelle & la plus facile à expliquer. Cependant l'habile Ouvrier qui produit toutes ces merveilles a voulu nous faire voir que quand il lui plait , il peut renverser cet Ordre , sans le moindre préjudice de la beauté de ces productions. L'*Oeillet* qui est si estimé aujourd'hui , & que nous regardons comé notre Fleur favorite , est tout à fait hors de la Règle. Les Boutons les plus élevez s'épanouissent les premiers , & toujours en descendant , les autres suivent successivement. Quand vous voudrez encore cueillir la première Fleur du *Jasmin d'Espagne* ; il faut la chercher au haut de l'Arbuste. Cette variété de méthode marque non seulement l'habileté de l'Ouvrier , mais encore la liberté , à ce qu'il me semble.

Autre exemple. La plupart des Fleurs s'ouyrent quand le Soleil les échaufe , & se referment dès qu'il est caché. La *Tulipe*

est sur tout celle qui se développe de la manière la plus sensible , & qui étale les belles couleurs à la présence de cet Astre. Dès qu'il disparoit elle nous cache tout ce qu'elle a de plus beau. Un Auteur , qui écrivoit il y a un peu plus d'un Siècle , disoit là dessus dans un Stile un peu précieux & affecté , suivant le mauvais gout de ce tems là , *Les pauvres Tulipes sont fermées de mélancolie pendant la nuit , & il semble que le Soleil porte la Clé pour les ouvrir.* Il n'y a rien là de surprenant , & nous croions ordinairement que la chose ne peut pas être autrement. Cependant vous connoissez la *Belle de Nuit* , qui est une Plante venue originellement du *Pérou*. Tout au rebours de la Tulipe , elle s'ouvre parfaitement quand le Soleil est caché , & se referme au moindre rayon de cet Astre. Vous nous expliquerez un jour en bon Phisicien , la différence mécanique qu'il a falu mettre dans ces Plantes pour produire ainsi des effets tout contraires. Mais cela vous est défendu pour le présent. Votre Médecin vous a interdit toute application d'Esprit.

Pour me conformer à son Ordonnance , je ne vous présenterai plus les Fleurs, dans le reste de ma Lettre, que come un Spectacle simplement amusant. Mais il faut pour cela , *Monsieur* , s'il vous plaît , que nous nous transportions à *Constantinople*. On vous

vous y fera voir la *Fête des Tulipes*, qui est un divertissement des plus singuliers. Nous avons ici un habile Peintre de notre Ville, revenu depuis peu de Turquie, & qui n'a pas encore quité l'Habit Oriental, qui nous a décrit de cette manière cette Fête.

Elle consiste à illuminer dans les Jardins du Grand Seigneur un Parterre de Tulipes, d'Anémones ou de Renoncules. Les Murs sont tout chargez de Lampes de Verre de différentes couleurs. Le bas des Murs est garni de grands Miroirs posez à la tête des Planches, qui réfléchissent encore les Fleurs. Les Planches de Tulipes sont toutes parsemées de Bougies dans des Bobèches de fer blanc à queuës pointues, fichées en terre en simétrie. Par tout où il a manqué des Fleurs, on les remplace avec des Phioles. Une grande Toile, posée en forme de Marquise, couvre presque tout le Parterre. Une Traverse soutient cette Toile. On pend à cette Traverse force Lustres, & plusieurs Cages garnies de Serins de Canarie & de Rossignols, qui trompez par la lumière qu'on leur cache deux ou trois jours de suite, forment un Concert naturel tout à fait mélodieux.

Les Tulipes semblent tomber dans la même erreur que les Oiseaux. Elles s'ouvrent & s'épanouissent tout come elles pourroient faire sur le midi le plus serene.

On fait dorer deux ou trois cent Tor-
tues, sur le dos desquelles on met à chacu-
ne une Bougie , puis on les distribue dans
les Allées du Jardin , ce qui fait une illu-
mination ambulante tout à fait singulière.

Avouez , *Monsieur* , que ce Spectacle
doit être quelque chose de curieux. Ce-
pendant le Peintre qui nous l'a décrit nous
à avoué, en même tems, que les Turcs n'ont
pas le gout formé a l'égard des Tulipes.
Les doubles , les Dragons , les plus lon-
gues & les plus pointues , c'est-à dire cel-
les qui sont méprisées en France , sont chez
eux les plus parfaites. Ils n'ont égard ni
au panache ni à la forme du calice.

C'est d'eux néanmoins que nous avons
tiré la Tulipe. Le nom même de cette
Fleur vient d'un mot Turc, qui y a beau-
coup de raport & qui signifie un *Turban*.
On a trouvé aparemment du rapoit en-
tre la Tulipe & cet Ornement de tête chez
les Orientaux.

Un Missionnaire Jésuite raporte qu'étant
auprès de *Jassa* dans la Palestine , & allant
à *Rama* , il traversa une belle Campagne
apellée *Saron* , dont l'écriture Sainte loue
la beauté. Cette Campagne étoit parsemée
de Tulipes qui y naissent d'elles mêmes.
Il ajoute que la variété de leurs couleurs
y formoit un agréable Parterre. *

Mr.

M. le Chevalier de *Reffons*, dont je vous ait entretenu assez amplement, fit sentir à *Mehemet Effendi*, quand il étoit à Paris, la différence du Gout François & du Gout Oriental en matière de Tulipes. Cet Ambassadeur lui en demanda des mieux panachées, & de la plus belle forme, qu'il emporta à son retour, pour tâcher d'apprendre à ceux de sa Nation à conoître ce qu'il y a de plus estimé dans ce genre.

Vous savez, *Monsieur*, que pour avoir ces belles Tulipes, que l'on regarde come des Modèles, les Curieux en lèment une prodigieuse quantité, & sur un grand nombre qu'ils rebutent, il s'en trouve à la fin quelques unes de parfaites. Le P. *Busfier* Jesuite emploie ce fait pour apuier un Paradoxe singulier qu'il entreprend de prouver, *c'est qu'on a tort de se plaindre de la multitude des mauvais Livres.*

Il pose d'abord ce principe, que de méchantes choses peuvent servir à en obtenir de meilleures, & voici coment il le fait établir par un de ses Interlocuteurs.

„ N'avez vous point connu des Gens
 „ amateurs de belles Fleurs, dit-il, qui
 „ fassent leurs plus grands soins de s'en
 „ procurer ? Je ne les ai que trop connus,
 „ répond un autre, & a mes dépens.
 „ Feu mon Père y dépensoit une partie

„ considérable de son bien, & je me sou-
 „ viendrai toujours que six Tulipes lui sont
 „ revenues à près de quatre mille Ecus.
 „ Elles étoient des plus belles qu'on eut
 „ jamais vues, mais je vous laisse à pen-
 „ ser quelle beauté il faudroit dans des
 „ Tulipes pour me consoler de cette Som-
 „ me que je devois avoir. Ces six
 „ Tulipes dont je parle, vinrent parmi
 „ des milliers d'autres qu'on avoit semées,
 „ & sur lesquelles on ne daignoit pas jet-
 „ ter les yeux. C'est dans la quantité de
 „ ces productions que la Nature fait ces
 „ Chefs d'Oeuvre. Il faut que la Terre
 „ exerce toute sa fécondité pour produire
 „ quelque chose d'excellent. Si vous
 „ prétendez la déterminer précisément à
 „ certaines productions plus rares & plus
 „ exquises, c'est vous exposer évidemment
 „ à n'avoir rien de parfait. *

Il applique en suite cette comparaison à
 son sujet. Il nous fait remarquer que les
 plus célèbres Auteurs, come *Corneille* & *Ra-
 cine*, ne parvinrent à faire des Chefs d'œu-
 vres, qu'après avoir fait des Ouvrages médi-
 ocres & même au dessous du médiocre.
 Mais il est plus que tems de finir sur tout
 avec un Convalescent. Je suis &c.

* Examen des Préjugés vulgaires, p. 341.



HUITIEME ESSAI *

Un Cœur qui vit dans l'innocence
Jouit des douceurs de la Paix.
Son bonheur ne finit jamais ;
Et rien n'ébranle sa constance.

G O D E A U.

Quelle est cette innocence qui rend l'Homme supérieur à toutes les contradictions, à toutes les traverses, & à toutes les tempêtes de la Vie ; qui le met au dessus de l'instabilité de la Fortune, & de cette capricieuse vicissitude des tems, dont nous faisons tant de fois de si cruelles expériences ; qui lui conserve cette Paix intérieure que rien ne peut altérer ; qui produit en lui cette fermeté que la chute même des Astres, & le renversement des Colonnes du Ciel ne sauroient ébranler ? Quelle est, dis-je, cette innocence, & comment la définir ?

N'avoir en vüe que le Ciel, ne chercher qu'à plaire au Souverain Maître de l'Univers, s'attacher au bien de la Société, être attentif à réprimer les mouvemens de l'appétit, exercer sur soi-même une censure perpé-

* Cette Pièce a remporté le Prix à l'Académie des Belles Lettres de Lion.

pétuelle, se rendre Maître de ses passions, vivre dans un détachement parfait de toutes les choses de la Terre; telle est l'idée que je me forme de l'innocence; & je me persuade aisément qu'un Homme qui se trouve dans une telle situation, ne peut manquer d'être heureux: Exempt de tous ces desirs violens & de toutes ces agitations dérèglées, qui nous tirent hors de nous mêmes; attentif à ses passions, non pour les contenter, mais pour les détruire; appliqué à déraciner de son Cœur ces Sources funestes de toutes sortes de désordres, comment pourroit-il ne pas être heureux?

Que l'Ambition pour flater son orgueil lui propose tout ce qu'il y a de plus éclatant dans le Monde, il ne conoit d'autre grandeur que le généreux mépris de tous les biens de la terre; qu'elle fasse briller à ses yeux les Sceptres & les Courones, élevé au dessus de tout ce qui est créé, de tout ce qui est sensible, rien ne le touche. Ce n'est qu'en Dieu seul qu'il met tout son bonheur & toute sa gloire; c'est là qu'il attache tous ses desirs, toutes ses affections, toutes ses espérances. Mouvements impétueux de la colère, c'est en vain que vous prétendez troubler la sérénité de son Ame; vous trouvez toujours en lui un frein qui vous arrête; & loin de se laisser emporter

à cette agitation dérèglée qui nous prive de l'usage de la Raison, il est toujours Maître de lui même. Jamais l'envie ni le desir de vengeance n'enflame son Cœur; il n'a de haine que pour le Vice, de ressentiment que celui que lui peut inspirer l'horreur du Crime. Son Cœur est fermé à toutes les amorces de la Chair; les apas trompeurs des plaisirs du Siècle ne sauroient y trouver aucune entrée; Ses yeux sans cesse attaché au Ciel, come à leur véritable Patrie, ne reçoivent plus d'impression des Objets de la Terre, qui sont au dessous de lui. Tout ce qui enchante si fort la plupart des Hommes n'est pour lui que sujet de tristesse & d'affliction; parce que d'un Esprit épuré aux raions de la Sagesse éternelle, il conoit les pensées des Hommes; & il en conoit la vanité: Il regarde les sens & tout ce qui les flate come l'écueil fatal contre lequel l'innocence d'un million d'Ames a fait naufrage; il éteint dans ses larmes & l'amertume de son Cœur, les feux dévorans de la concupiscence; il craint à tous momens d'être surpris, parce que tout conspire pour le surprendre; enfin, il se fait une Loi capitale de détester tout ce qui fait l'objet de l'empressement du Siècle. Qu'est-ce que tout cela, sinon une véritable innocence? Et quel en est le prix? Un

E

Esprit tranquille, un Cœur calme, une Conscience satisfaite.

C'est en vain que les Gens du Monde soupirent après cette douce tranquillité, qui est le partage des Ames pures; C'est en vain qu'ils prétendent être heureux, en ne refusant rien à leurs passions: Leurs plaisirs les plus doux sont toujours mêlez d'amertume, & quelques efforts qu'ils fassent, pour s'étourdir là dessus, le souci, la tristesse, l'inquiétude, le dégoût même en sont pour l'ordinaire les assaisonnemens. Que celui-ci coure tant qu'il voudra après les Richesses de la Terre, qu'il n'épargne ni le sacré, ni le profane, pour satisfaire son Avarice, qu'après tout cela confus encore de son extrême indigence, mais arrivé au comble de l'iniquité, il conspire contre le Maître des Elémens pour s'en attribuer la dépouille, malgré tout le génie de son Ambition, il languira de desir; on le verra par mille vœux impuissans lécher le Fantôme du Monde; & plus il cherchera à éteindre sa soif, plus sa soif se rallumera, pour le tourmenter, le consumer, le dévorer. Que celui-ci soit monté aux plus hautes Dignitez par les degrés des honneurs, il n'en sera pas plus heureux. Je les regarde tous come autant de misérables Jouiets de la Fortune, qui par ses revers & ses

caprices leur fait souffrir mille tourmens. S'ils sont au milieu des délices, tout s'échappe de leurs mains, parce qu'ils souhaitent toujours de nouveaux plaisirs, & que ceux dont ils jouissent ne durent qu'un instant : Et comment les plaisirs du Siècle seroient-ils durables, puisque les Siècles eux-mêmes ne le sont pas !

Qu'on se représente cet Ambitieux, qui court avec une avidité insatiable après les honneurs, qui recherche les Richesses comme l'unique objet de sa félicité. Le voilà enfin arrivé au comble de la gloire, favorisé du premier Monarque du Monde, comblé de Richesses & de Dignités : Les plaisirs s'offrent en foule à ses desirs; une entière & parfaite jouissance de toutes choses épargne à son Cœur jusqu'au soin de former des vœux; tout prévient ses souhaits : Maître du Cœur & des Affaires du Roi, & plus Roi que le Roi lui-même, il est adoré comme une Divinité, & par le Peuple & par la Cour; tout fléchit le genou devant lui; il ne marche jamais qu'en triomphe. Cet Hôte néanmoins, à qui tout promet une prospérité sans fin, cet Homme dont la Fortune partagée entre mille Homes auroit fait mille heureux, devient le plus malheureux des Mortels : Une petite Pierre se détache du haut de la Montagne, & brise

l'1.

l'Idole. Parlons sans figure : Un soupçon, une envie secrète qui le ronge, un dépit qui le consume empoisonent tous ses plaisirs ; & la Fortune qui aime les grands changemens le précipite du faite des Grandeurs dans la Misère la plus profonde. Tels sont ces Jets - d'eau que l'Art fait pousser jusques dans les Nuës & que le moindre obstacle arrête : Telles sont ces Etoiles que l'industrielle main de l'Homme lance dans les Airs, dont la rapide lueur ne fait pâlir qu'un moment celles dont le Firmament est semé ; & tel est le sort de la félicité mondaine.

Qu'après cela, l'Homme ingénieux à se tromper lui même croie ne pouvoir être heureux qu'en possédant ce qui flate les sens, qu'il mette sa Souveraine félicité dans les plaisirs de la Vie, il n'y aura jamais de véritable Paix pour lui. Un Ver secret, qui est comme le Ministre de la Justice vengeresse trouble toutes ses Fêtes, & toute sa joie. Sa propre Conscience devenue son propre Boureaux, ne le laisse jouir d'aucun repos ; elle le suit par tout : Par tout elle le tourmente ; elle a la force de faire pâlir & trembler le Libertin jusques dans son libertinage ; elle ne se contente pas de lui mettre sans cesse devant les yeux la difformité de ses Vices, elle n'attend pas pour le tourmenter, qu'il ait pleinement satisfait
les

ses passions ; dans le tems même qu'il les nourrit , & qu'il médite son Crime , elle le presse & le pique de ses plus vifs aiguillons , & quelque sensible qu'il soit aux attraits de la Volupté , quelque endurci qu'il puisse être dans ses Vices , de quels remords ne se sent il pas déchiré ?

Ah ! ce n'est que pour les Innocens que sont faits les véritables plaisirs ! Ce sont eux qui les goûtent sans mélange & sans amertume. Dégagez de ces chaines de Corruption qui nous attachent au Monde , de cette Volupté dont le torrent nous entraîne , de cet Orgueil qui nous enfle le Cœur , de cette Vanité qui nous élève , de cette Avarice qui nous dévore , de cette Envie qui nous trouble , qui nous dessèche , de cette Colère qui nous dissipe , qui nous emporte , de cette Ambition qui nous tente ; a franchi de toutes ces passions qui nous tyrannisent , il jouit de cette Liberté , de cette Paix que le Cœur sent , mais que la bouche ne peut exprimer. Oui , un Homme parvenu à cet heureux état par le soin qu'il a pris d'étouffer dans son sein le germe fatal de tous les maux , n'est point agité par les craintes , ni abatu par la tristesse ; il s'est aquis une espèce d'Autorité Royale sur lui même : Il est devenu en quelque sorte son propre Souverain : On

le verra inébranlable dans les adversités, & invincible dans les malheurs. O admirable pouvoir de l'innocence ! Et que ne peut elle pas quand elle est animée & fécondée par la Religion.

Ce Prince que le Texte Sacré nous dépeint avec des couleurs si vives, come un Modèle achevé de la fermeté atachée à l'innocence en est une preuve bien évidente. *Job* qu'on a toujours regardé comme le plus malheureux de tous les Hommes & come le plus patient des Malheureux, fût; quoique précipité du haut de son Trône sur un fumier, rendre vains tous les efforts de ses Ennemis, & se dresser un Trophée sur leurs dépouilles. Rien ne pût ébranler sa Constance : Semblable à un grand Arbre qu'on taille, à qui les Coups de hache ne font que doner de nouvelles forces, & une nouvelle vigueur, ses souffrances mêmes ne servent qu'à relever son Courage.

Que dirai-je de ces généreux Athlètes, de ces Héros Chrétiens, qu'on a vû affronter les Tirans, insulter à la douleur la plus cuisante, braver la Mort la plus cruelle ? Le Monde a beau les outrager, les charger d'injures, déchirer leur réputation, leur imputer mille Crimes dont ils conoissent à peine le nom; contents du témoignage de leur

leur Conscience, ils souffrent tout avec tranquillité. Ils regardent les préparatifs de leur Suplice come l'apareil de leur Triomphe : La Mort même, l'horreur de la Nature, est l'objet de leurs plus ardens desirs : C'est après elle qu'ils soupirent. Ils demeurent fermes & inébranlables : Mais que dis je ? La chute de l'Univers pourroit elle donner la moindre atteinte à la fermeté & à la constance d'un Home que son Innocence soutient ? Que les Ennemis déchargent sur lui toute la colere, toute la haine dont ils sont transportez ; qu'ils repaissent, qu'ils saoulent leurs yeux de son Sang ; il montrera au milieu de tous ses tourmens un air riant, un visage serein ; pendant que son Corps souffrira, son Esprit sera tranquile.

.

 &c.

Les Innocens sont donc les seuls Mortels heureux : Leurs souffrances mêmes sont de véritables plaisirs. Les Méchans ne sauroient jouir d'aucun bonheur, puisque leurs plaisirs mêmes sont de véritables souffrances. Les maux des uns sont les plus solides biens ; les biens des autres sont les maux les plus cruels. *Jean Batiste* est dans les ters ; & il est libre : *Hérode*

est sur le Trône, & il est Esclave. L'un est environné de Soldats qui le menacent, & il ne craint rien : L'autre est environné d'Adorateurs, qui le flattent, & il est pénétré de fraieur. L'un languit au fond d'une Prison, & il est dans la joie. L'autre nage au milieu des plaisirs, & il est abatu de tristesse.

Il n'apparient qu'à l'innocence de donner à l'Homme une Paix parfaite, & ce qu'il y a de plus merveilleux, de lui fournir des consolations dans ce qui inquiète & ce qui trouble le reste des Hommes. Rien ne l'étone, rien ne le rebute : La prospérité la plus éclatante ne le tente point, l'adversité la plus facheuse ne l'abat point. Il se joue de cette Fortune bizarre, qui tantôt répand de nouvelles splendeurs sur la Terre la plus obscure ; & tantôt donne de nouvelles scènes à l'Uniyers dans les chûtes qu'elle cause. Il voit avec une espèce de compassion des Hommes tout terrestres, entraînez sans cesse par le torrent de leurs passions, toujours vuides, & jamais satisfaits ; des Avars, & toutes les injustices auxquelles les porte une convoitise insatiable ; des Ambitieux cherchans toujours à se fraier un nouveau chemin à

la gloire , & tous les projets où les entraînent leur avidité ; des Sensuels & tous les excès où les plonge une passion aveugle ; des Hommes toujours prêts à sacrifier tout à leur vanité , roulant toujours de nouveaux projets , toujours fatigués de leurs craintes ou de leurs espérances , toujours agité par leurs desirs renaissans.

Que le Juste , à la vuë de ce Spectacle , se fait bon gré d'avoir choisi un Azile dans la Vertu ! Qu'il se estime heureux dans la tranquillité que lui donne son innocence ! Heureux qui en conoît le prix & la valeur ! Qu'il en coute pour parvenir à cet état précieux !

P R I È R E .

Soutenés nous , ô Divin Sauveur , dans cette pénible Carrière ! Ce n'est que pour ceux qui vous aiment , & qui sont fidèles à votre Sainte Loi qu'il y a une véritable Paix : Paix inétable , que l'Âme pure goute dès cette Vie , & qui est pour elle un gage assuré de cette paix & de cette joie dont vous la remplirez & dont vous la rassasierez dans toute l'étendue des Siècles !

Torrente voluptatis potabis eos.

De Lyon le 13. Avril 1746.



LETTRE

A l'Auteur du Panégyrique de l'Ode sur
la Paix de Dresde. *

LA Critique est en général assez aisée & assez inutile : Assez aisée , puis qu'avec une pénétration médiocre , on peut apercevoir les défauts d'un Ouvrage : Assez inutile , puisqu'on ne fait jamais revenir le Public de son premier jugement , qui pour l'ordinaire a été fort bon. Cependant , *Monsieur* , il seroit fâcheux que vous vous décourageassiez. La République des Lettres en souffriroit infiniment. Vous avez de si rares talens pour ce genre d'écrire que vous avez tout lieu de vous flater de devenir un jour un *Photius* & un *Des-Fontaines*. Badinage à part , vous n'avez pas mal réussi dans votre *Critique de l'Ode sur la Paix de Dresde* : Cependant come il seroit dangereux que vous ne vous égarassiez , je crois qu'il est bon de vous redresser : Et come vous pourriez bien vous être

* Voyez Journ. d'Avril p. 349.

être laissé enyvrer par l'Encens que je vous ai d'abord donné, je suis bien aise d'établir quelques principes sur lesquels j'examinerai votre Panégyrique, pour le réduire à sa juste valeur.

I. Un Critique doit entendre la Langue dans laquelle il écrit : Sans cela il s'exposera à chaque mot à la risée du Lecteur, qui demande qu'un Home qui critique un Ouvrage Latin, par exemple, sache la Langue Latine. Il faut nécessairement avoir une connoissance exacte & raisonnée de la nôtre, quand on veut critiquer des Livres François : La raison en est sensible, Mais je ne sai, *Monsieur*, d'où vient que vous ne l'avez pas sentie ; car votre Panégyrique pèche extrêmement par là. Je ne veux point parler des négligences de Stile ; mais des fautes les plus grossières dont votre Pièce est remplie. Il faudroit la copier presque toute, pour vous montrer tout ce qu'elle a de defectueux de ce côté, mais ce seroit trop de peine, & je me borne à peu d'exemples : Votre première Période m'en présente deux : *Lorsque les grands Hommes nous donnent des Préceptes dans leurs Ecrits, rien n'est plus sensé, que de les mettre en usage quand même on s'en formalise quelque fois.* Vous dites un peu plus bas : *Si jamais Poete a été assez heureux d'a-*

Je n'entre point dans le détail de la vie de M. de La B. . . .

Vous continuez aussi mal ; C'est M. de

La B. . . . qui vient de nous donner une Ode où l'Auteur marche au hasard. Ne dit-on pas que Mr. de La B. & l'Auteur sont deux personnages différens. C'étoit bien la peine de faire à la ligne suivante une Prosopopée pour régaler le Lecteur d'un Solécisme. On dit pousser des cris de joie & non faire. Un Poète considéré uniquement comme Poète ne s'appelle pas Ecrivain, comme vous le croiez sans doute. Jeter la Timon du jugement, se noier d'une ivresse entière, ne sont point des expressions françoises. On ne dit point ; Elle a de beaux traits dans son visage, mais dans le visage. On n'a jamais dit ; Tant de délire, pour autant de délire, Expression dans le blâme, pour expression de blâme ; Lire plus outre, pour continuer à lire ; C'est tout un, pour c'est le même ; Un sens reculé, pour un sens caché ; Un mot roturier, pour un mot bas ; Préendre de faire pour prétendre faire ; Dire vulgairement, pour dire ordinairement.

Je ne finirois point, *Monsieur*, si je voulois vous faire tout remarquer; ainsi je ne dirai rien de mille autres fautes que je rencontre à chaque instant. Que veut dire *L'emploi d'un mot, Les Siècles font parade d'un Heros, Crier bien fort, Par la gérni, De par tout les diantres, Bedaine, Bruler la moustache, Une idée montée sur des échasses, Vasta Esprit, Franchir la basse carrière des Hommes, Vers bien maulez, Il plaidé une bonne Cause, & il seroit à souhaiter qu'on n'en plaidât pas de plus mauvaise, La Pièce en deviendroit plus courte, mais guères meilleure, Afirmar un propos &c. &c. &c.* En vérité, *Monsieur*, vous m'avez bien la mine d'être Allemand. On ne peut que vous renvoier à l'Ecole. Convenez que vous aviez bien peu d'bonne opinion des Lecteurs du *Journal Helvétique*, pour ofer leur présenter de pareils Vomitifs.

II. Un Critique doit avoir du goût; il doit discerner le fort & le foible d'un Ouvrage, en démêler les beautés, en sentir les défauts. Vous le dirai je, *Monsieur*? Ce n'est point là vôtre fait; & vous ne pouvez pas dire.

C'est par là que je vauz, si je vauz quelque chose.

Vous écrivez & jugez sans délicatesse. Votre Stile n'est point formé ; vous noiez les moindres pensées dans une Mer de paroles ; vous maniez mal vos figures. L'ironie , par exemple , doit être une espèce de gaze à travers de laquelle on puisse découvrir les traits du Visage : Vous en faites un Masque ; Vous en inventez une d'un genre particulier : Vous dites *Quelle bêtise* , pour dire quelle pénétration ! Cela est fort nouveau : On dira bien que l'Ode de *Mr. De Lab.* est excellente , pour dire qu'elle est pitoyable ; cela , quoi que vous vous trompiés , on vous le passe ; mais quand pour faire entendre que vous êtes un fin Critique , vous vous écrierez , *Quelle ignorance !* On n'entrera point dans les vues de l'Amour propre , on ne vous entendra point , on vous croira sur votre parole ; & au fond il n'y aura pas grand mal &c. &c. &c.

III. Un Critique doit avoir de la justesse : Un goût qui ne sera pas juste ne censurera jamais heureusement : Votre Panégyrique , *Monsieur* , m'en fournit une preuve continuelle. Vous eussiez pû faire aisément une bonne Critique de l'Ode de *M. Lab.* . . . Critique qui vous auroit fait honneur ; vous auriez même pû la faire plus étendue & avec plus de jugement, sans rien ôter

ôter au mérite de cette Pièce ; mais je voi bien que vous n'êtes pas fait pour *trouver le grand chemin de Bourges*. Vous attaquez après un long *et mortel verbiage* la première Strophe : Vous en faites élégamment admirer au Lecteur le *désordre* ; & vous en rendez raison en disant que l'Auteur dans l'Entousiasme ne voit pas les choses selon l'ordre de leur Nature, mais selon l'ordre de l'Ode. Cette réflexion ne peut partir que d'un Critique judicieux : Quel dommage qu'elle soit ironique ! Où aviez-vous laissé le *timon du jugement* ? Ce début avoit bien besoin d'être corrigé par les *Archétypes Platoniciens*, qui viennent la le plus heureusement du monde,

Je ne puis, *Monsieur*, vous refuser l'applaudissement intérieur & extérieur, toutes les fois que je relis votre Critique sur cet hémistiche.

Je la voi s'applaudir.

Ce Distinguo ingénieux ; cette vive Apostrophe aux *Maigres Génioles*, ce *petit Homme de Momus*, cette *Fenêtre au sein*, cette *Suivante de la Paix*, que cela est charmant & nouveau ! Ebloüi de toutes ces beautés, je ne m'apercevois point que vous vous prévaliez d'une mauvaise Leçon pour

pour lacher quelques fades railleries. Vous trouvez obscur les Vers suivans.

Eclipser des Héros, qu'aucun Héros n'éface.

Mais le moïen de ne pas trouver un Vers obscur, quand à l'aide de cette obscurité, on peut dire un Apôptegme, citer un Vers Latin, & deux Mots Grecs: Ne vaut il pas mieux faire tort à sa conception qu'à sa mémoire? Où en auriez vous été sans les *Villes qui reculent* & sans les *Cols de pigeon*? Vous n'avez garde d'être à sec.

Ces deux Vers,

*Immole à la Paix ta Valeur
Germer l'Or dans tes Etats,*

ne vous plaisent pas; J'en suis bien fâché; mais pourvû qu'ils plaisent aux Gens de goût, l'Auteur s'en consolera aisément. Vous faites du dernier une Raillerie fort plate: Je suis fâché pour l'honneur du Journal de de tout ce Morceau. Vous avez bien prévû qu'on vous objecteroit que *Roussseau* s'en est servi; mais vous croëz vous tirer d'affaire en disant, *que c'est un Médiocre Génie*: Quelle nouvelle figure! Qu'elle est juste!

Vous

Vous dites, Monsieur, que cet Hémistiche

Peut on suivre un Alcide ?

est une Cheville, ou bien qu'il cache un sublime que vous n'entendez pas. L'on a dit que ce ne seroit pas merveilleux, & qu'il ne faudroit pas, qu'il fut fort caché, pour que vous ne le découvriez pas. Je ne m'arrêterai pas à justifier ce Vers,

Seul Roi parmi tant de grands Rois !

Mr. L.... l'a suffisamment justifié en citant le Mot de Fontenelle, à côté duquel vous dites, qu'il est come le petit Teucer sous le Bouclier du Grand Ajax. Cela est fort joli; & c'est le seul trait d'Esprit qui vous ait échapé. C'est un Esprit intrus. Du reste, vous expliquez fort mal le Passage de l'illustre Académicien. Vous ajoutez qu'il n'y auroit point de fin dans l'hyperbole. Le goût, & le bon sens n'y en mettront-ils point ?

Vaste Projet ne se prend guères qu'en mauvaise part. C'est en ce sens que l'Auteur l'a employé, en parlant des Ennemis de son Héros. C'est au moins là votre sentiment, suivant la définition de *Vaste Projet*, qui n'est, selon vous, qu'une *Tablature imaginaire que l'Esprit se fait de cer-*
taines

taines actions. Vous ne conoissez guères la Carte de la République des Lettres, quand à ce sujet vous avancez hardiment, que *St. Evremond fut sifflé & condamné par l'Académie même.* Où est l'Arrêt? *Le fait est notoire.* Vous l'assurez.

Vous trouvez ces deux Vers trop vrais pour en apeller au Roi :

*Tu le fais ; la Douceur d'un repos honorable
Vaut mieux que l'horreur des Combats :*

Mais permettez moi de vous faire souve-^h nir qu'il parle à un Héros. Les Conquérans ne goûtent guères ces Maximes. Vous parlez en simple Particulier : Mr. De L.... parle à un Guerrier victorieux. Vous parlez en *Parménion*, & Mr. Lab. parle à un *Alexandre*.

IV. Un Critique doit se piquer de politesse. Il doit assaisonner sa Critique de modération : L'Abé *Trublet* demande encore une espèce de respect pour l'Auteur qui en est l'objet, puis qu'on doit reconnoître en lui des qualités bien au dessus de celles qui nous donnent droit de le juger ; *Le bon Critique est, ajoute-t'il, très estimable en son genre, mais l'Homme de talent est d'un ordre bien supérieur.* Examinez, suivant
cette

cette Règle, vôte Panégirique. N'y remarquerez vous pas d'un bout à l'autre une espèce d'emportement, qui vous fait d'abord, pour ne vous quitter plus ! Les termes les plus grossiers, les tours les plus mâlins, les tons les plus décisifs, les plaisanteries les plus piquantes, les conjectures les plus téméraires, les traits les plus hardis, c'est - ce qu'on voit à châque Page. Je ne parle point de ces Citations pédantesques répanduës dans vôte Pièce : Citations si éloignées de la politesse d'aujourd'hui, qu'on ne les pardoneroit pas même à un Régent de Collège. Je ne vous en fais point un Crime. Si vous euffiés été plus chiche de Vers Latins, vous n'auriez pas poullé vôte Ouvrage jusqu'à la trentième Page. *Il n'est que d'être habile.* C'est un Proverbe, & vous les aimez.

V. Un Critique doit bien conoitre le genre d'écrire sur lequel il s'exerce, La Poësie demande une conoissance aprofondie. Je ne suis pas de ceux qui assurent que

Pour jager un Poëte, il faut l'être soi - même ;

Mais je soutiens que tel est capable de faire une excellente Critique d'un Ouvrage en Prose, qui n'aura pas la même capacité pour
un

un Ouvrage de Poësie. Il faut en ce dernier genre, plus de délicatesse, de goût, d'âme, de sentiment. Vous n'avez point ce talent : Vous n'êtes pas capable de bien sentir toutes les Beautés de l'Art & de la Nature ; il vous faut quelque chose de matériel : Les termes les plus poétiques, les idées les plus nobles ne font aucune impression sur vous ; vous ne connoissez point cette douce ivresse, cet heureux enthousiasme qui font le partage des Favoris d'Apollon : Vous vous mêlez cependant de vous donner deux Vers de votre façon.

Dont sent il mérite le fruit.

Compense-t-elle tes Exploits ?

Mais qu'ils sont froids & languissans ! Qu'ils sont durs ! Qu'ils sont pitoiables ! Vous prétendez que *païé* est un mot bas : Désabusez vous, Monsieur : Il est du bel usage ; & Voltaire dit en parlant d'un Roi hautain, dans la *Henriade*, qu'il

*Croit le Sang d'un sujet trop païé d'un coup
d'œil :*

On dit tous les jours : *Je paie à vos charmes le tribut d'admiration & d'amour qui leur est dû. &c.*

VI. Un Critique doit être impartial : C'est une qualité essentielle : Et un Critique passionné, quelques talens qu'il ait d'ailleurs, ne sera jamais qu'un mauvais Critique. Jugez par la „*Monfieur*, de votre Panégyrique. Au lieu de rendre à l'Ode de Mr. *Lah.* la justice qu'elle mérite, vous la froissez perpétuellement ; vous vous attachez à des minuties ; vous vous jetez sur des bagatelles ; On voit que vous avez voulu faire une Satire & non une Critique ; mais délabusez-vous ; vous vous êtes ridiculisé vous même. Ce n'est pas que tout soit absolument mauvais ; car il faut convenir qu'il y a une ou deux bones Remarques ; mais vous ne devez pas en tirer avantage : *Boileau* que vous savez si bien doit vous avoir appris,

Qu'un Fat quelque fois ouvre un Avis important.

J'aurois bien d'autres choses à vous faire observer ; mais je ne veux pas abuser de votre Patience. Je vous prie de considérer cette Réponse come une preuve de l'intérêt que je prens, sans vous conoitre, à votre avancement. Je suis &c.



PUISSANCE DE L'AMOUR.

DE ses dons Flore se couronne,
Elle orne la Terre de Fleurs :
L'éclat de leurs vives couleurs
Anonce les fruit de Pomone.
Tircis soupire ses ardeurs :
Dans les Bois sa Flûte résonne,
Et l'Amour verse dans les Cœurs
Ces plaisirs, ces doux langueurs,
Dont le charme nous empoisonne.
Le Fripon rit de nos douleurs.
Ciel, quelle foule l'environe !
Que de zèlés Adorateurs !
Quoi, le Sage lui même done
Dans les pièges de l'Imposteur !
Dans ses liens il emprisonne
Et la Sagesse & la Grandeur.
Salomon a lui s'abandonne.
Et pour obtenir ses faveurs
Marc Antoine perd sa Couronne.
Selon qu'il veut il nous façonne ;
Il change nôtre goût, nos mœurs.
C'est en vain que l'Esprit raisonne ;
Près & loin par tout il moissonne ;
Tout éprouve ses traits vainqueurs.
Le Tems qui fuit & nous talone,
Ne defend point de ses chaleurs.

Le Vieillard lui-même s'étonne
 D'éprouver encor ses fureurs,
 Dans un Age où le Cœur friffone.
 Pour moi sous ces Ombrages frais,
 Quoi qu'assés près de mon Autone,
 Si je vois une Poupone
 Qui de Vénus ont tous les traits,
 Je croirois, Dieu me le pardone,
 Qu'en ma faveur l'Amour exprès
 A formé l'aimable Personne,
 Et que pour combler mes souhaits
 Il l'amadoïe & la mitone.
 Pour la contempler de plus près
 J'irois jusques à Babilone.
 Mais ben, je la vois sans Matrone.
 Ciel, quel éclat, & que d'atraits!
 Elle a le port d'une Amazone.
 Vénus de ses dons la couronne,
 Et pour assurer ses succès,
 L'Amour la comble de Bienfaits.
 Hâ! que je crains que la Fripone
 Ne me cause bien des regrets!
 Je vois sous ces Mirthes épais
 Un Petit Maître qui frédone.
 Plumet, Epée à la Dragone,
 Sufit pour avoir quelque accès.
 Pour enchanter une Mignone
 L'Habit fait souvent tous les fraix.



LETTRE

*d'une Dame de Genève, à l'occasion des
Promotions du Collège, faites le
23. Mai 1746.*

Que je vous ai trouvé à redire, *Ma chère Dame*, & que j'ai lû mauvais gré au Beau Temps de vous avoir attirée à la Campagne ! J'aurois partagé avec la plus tendre de mes Amies le plaisir d'assister aux Promotions. J'y fus hier. A mon réveil je me trouvai de bone humeur, & consultant mon Miroir, je fus assez satisfaite de moi même. Je ne voulus donc pas laisser échaper l'occasion d'étaler mes agrémens dans une Assemblée nombreuse, & où j'étois sûre qu'il se rencontreroit des *Lorgneurs* & des *Petits-Maitres*. C'est une foiblesse, mais elle est amusante, & nous aimons la Bagatelle. Je savois d'ailleurs que Mad.***** s'y trouveroit, & c'étoit pour moi une Fête de la mortifier. Son Visage souffre bien le détail, mais il ne pouvoit que perdre à la comparaison, & cette idée flatoit mon Amour propre. Ce n'étoit peut être pas une raison pour aller

aller m'ennuier pendant quatre heures ; mais agissons nous toujourn par raison ?

Ennuier , *me dirés vous* , vous ne vous proposés que du plaisir. Oui , ma chère , il y a eu un mélange de plaisir & d'ennui. La distribution des Prix & les Mises rechignéés de certains Régens m'ont assés amufée ; mais tant de Discours Latins m'impatientoient , & je n'avois auprès de moi aucun Soupirant , pour me dédomager de tout ce fatras. Ce n'est pas que ces Discours ne fussent très beaux , & en particulier celui de Mr. le Recteur. Mr. le Professeur MAURICE dona de grands Eloges à ce dernier Discours , & vous savez qu'il faut l'en croire sur sa parole , car il ne jette pas son Encens à la tête de tout le monde. J'aurois cependant été bien aisé d'en juger par moi même. Pourquoi nous laisse t'on ignorer une Langue que l'on dit être si belle ? Les Homes , en nous empêchant de cultiver les Sciences , ont sans doute intention de conserver la supériorité qu'ils ont usurpée sur nous , & de nous enlever l'ocasion d'acquérir un nouveau mérite ; car au bout du compte , nous sommes leurs Souveraines par nos apas , & que serions nous , si nous y joignons le savoir ? Mais peut être nous convient-il mieux de rester telles que nous.

somes ; car on dit que le Latin & le Grec ont des attraits fort dangereux. Madame *Dacier* s'en est ressentie ; & tout bien pensé, je crois qu'une aimable Femme ne doit avoir d'autre Livre que son Miroir.

Revenons à nôtre sujet. Mr *Maurice* dédomagea ceux qui ne savoient pas le Latin de ce qu'ils avoient perdu. Il rapporta , avec son Eloquence ordinaire, les principaux Endroits d'une Dissertation de Mr. DE LA RIVE *sur la Naissance des Lettres à Genève*. Elles y ont été , dit-on , long-tems au Berceau ; mais que ceci soit dit entre nous ; car la haine des Savantas est une haine qui dure : Que nôtre Beauté ne dure t'elle autant !

De l'élégante Analise de cette savante Dissertation, nôtre célèbre Professeur passa finement au Discours de Mr. VERNET. N'y aiant rien entendu lors que l'Orateur le prononça en Latin, je n'avois pû qu'admirer ses Gestes & son Maintien Rhéteur ; mais je fus bien aise d'en entendre la récapitulation. Les Romans en faisoient le sujet. Jusques ici j'avois regardé *Milton*, *Virgile*, *Voltaire*, & ce vieux Grec dont on a tant parlé, come des Poètes. On nous assûra que leurs Ouvrages étoient des Romans, & on les mit pour le titre à côté de ceux de d'Urfé, de M^{lle} de Villechien, de Ségrais,
de

de *Marivaux* &c. Ces Auteurs furent assez maltraités, & nôtre Sexe, que l'on acusa d'être fort amoureux des Romains n'y fut pas épargné. La lecture nous en fût sévèrement interdite, & on avança gravement, que sans eux nous ne nous gâterions pas. Quel Conte ! Ces Messieurs prétendent nous conoitre. Les Romains, disent-ils, excitent l'Amour. L'Amour est-il donc si condamnable ? Nôtre Savant Professeur excepta cependant *Télémaque* : Il dit que cet Ouvrage étoit excellent & très propre à former à la Vertu ; mais dans ce Livre même n'y auroit-il pas certains endroits chatouilleux à excepter aussi ? Plusieurs jeunes Filles, en les lisant, ne courent-elles pas le risque de devenir des *Nymphes de Calipso*, sans se rendre à des *Télémaques* : Où en trouver ? Pour moi, je vous avoïe, ma chère, que mon Cœur a prit à se conoitre dans cette lecture ; j'y vis qu'il étoit tendre, j'y fis mon apprentissage d'Amour, & j'y puisai mes premiers principes de Coquèterie ; car nous devons avoïer que nous en avons toutes une petite doze. N'est ce pas là nôtre *Aïman*, & ne nous sert-elle pas très souvent de Sel pour ranimer le Goût des Hommes ?

A propos de Coquèterie, on nous avoit promis un Discours sur cette Matière. Auroit-

roit ce été une Satire ou un Eloge ? Mais que ma Question est folle ! Peut-on dire du mal d'un si bel Art ? L'indisposition du jeune Orateur nous fit perdre un triple plaisir : Celui de l'entendre , car par parenthèse , c'est un beau Garçon de quinze Ans ; celui d'apprendre quelque nouveau tour , quelque nouvelle ressource de cette aimable Science , s'il étoit possible de nous en fournir ; & enfin celui d'entendre l'Extrait d'un Discours si intéressant , par le délicat M. *Maurice*. En revanche , il nous rendit compte d'une belle Dissertation de Mr. *LULLIN* sur les *Esclaves*. Comme j'étois assez distraite , je ne puis vous dire s'il oublia de parler de ceux que font nos yeux ; Mais il n'y a pas d'apparence : Ce seroit une omission trop considérable ; car est il d'Esclaves plus Esclaves que ceux de la Beauté , & qui soient en si grand nombre ?

Voilà , *Ma chère Dame* , une longue Lettre : Je n'ai cependant pas tout dit , & il me tarde fort de vous voir , pour achever la Description de cette Cérémonie , & vous faire part des Mines des Lorgneurs & des Petits - Maîtres. Je suis &c.



LOGOGRIPE.

DU bien come du mal je suis un sûr présage,
Au jeune come au vieux je prête un grand secours:
Le vieux me consulte toujours,
Et le jeune de moi ne fait pas grand usage.
Dix Membres composent mon tout :
Si tu veux me trouver cherche moi jusqu'au bout.
D'un Poète chez moi tu trouves la Patrie,
Une Ville de l'Italie,
Ce que tout gros Mangeur remplit,
Dans l'Eglise Romaine un Sermon très utile,
Un Animal chez les Juifs interdit ;
Je sors encore la Bête la plus vile,
Un mot synonyme à Chemin,
Préposition en Latin,
Ce que desire un Couplé aimable,
Un Dieu dont nous parle la Fable,
Je donne un grossier aliment,
De Chasse encor un Instrument,
Bien plus en ton de la Musique.
Lecteur à qui je fais la nique,
Cherche ce que chacun prise plus que l'Argent ;
Et tu m'auras trouvé dans un instant.

MARTIROLOGE est le mot du Logo-
griphe du Mois de Mars.

AVIS.

A V I S.

MR. *Emanuel Thurneisen*, Libraire & Imprimeur à Bâle avertit que le second & dernier Tome de l'excellent Ouvrage intitulé, *Le Droit de la Guerre & de la Paix*, par *Hugues Grotius*, avec des Notes & des Remarques de *Jean Barbeyrac*, Professeur en Droit à Groningue &c. in 4°. imprime sur Papier fin, & avec des Caractères neufs, se distribuë actuellement gratis aux Soucrivans. Ceux qui voudront se procurer un Ouvrage si utile aux Gens de Lettres, aux Officiers, & à toutes sortes de Persones, pourront encore l'avoir pendant le courant d'un Mois au prix de la Soucription, qui est 5. Florins d'Empire; passé lequel tems on ne le donnera pas au dessous de 6. Florins.



T A B L E.

D ialogue sur la destination des Enfans	393
Lettre sur le Martire de la Legion Thébéenne	416
Lettre sur une singularité des Tulipes.	442
Huitième Essai.	463
Réponse à l'Auteur du Panégyrique de l'Ode sur la Paix de Dresde.	474
Puissance de l'Amour, Vers.	486
Lettre d'une Dame de Genève sur les Promotions du Collège.	488
Logogriphe.	493

E R R A T A d'Avril.

Page 344. Ligne 2. pendant un Mois, liés, dans chaque Mois jusqu'à guérison.

Page 356. L. 9. Heurèkal, Met Gies, lisés Heurèka.